

Benjamin RABIER

# MARTIN ET JOCKO



ÉDITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Dareau, PARIS-XIV<sup>e</sup>



bas. Jan 40







10



# MARTIN ET JOCKO



*Copyright by* JULES TALLANDIER, Novembre 1912.

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET  
DE REPRODUCTION RÉSERVÉS POUR  
TOUS PAYS, Y COMPRIS LA SUÈDE,  
LA NORVÈGE ET LES PAYS-BAS





Martin, dans sa retraite, au Jardin des Plantes.



# MARTIN ET JOCKO

Texte et Illustrations

DE

BENJAMIN RABIER



PARIS

EDITIONS JULES TALLANDIER

75, RUE DAREAU, 75 (14<sup>e</sup>)

Tous droits réservés.







# MARTIN ET JOCKO

## CHAPITRE PREMIER

Un singe présenté en liberté. — Capturé ! — Tribulations maritimes.  
La baleine de sauvetage. — Terre ! — La famille Stanislas.



C'était un singe très intelligent, un joli petit chimpanzé au pelage soyeux qui était né dans une des vastes forêts de l'Afrique. Son enfance mouvementée s'y était écoulée au milieu de ses congénères, des noix de coco et des exercices de gymnastique les plus imprévus et les plus étourdissants. C'était |merveille que de le voir se balancer avec grâce à la cime des cocotiers, faire la

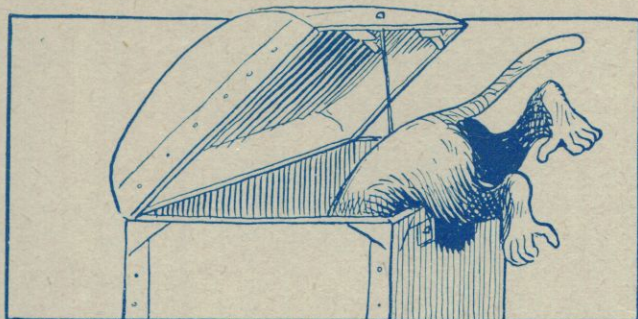






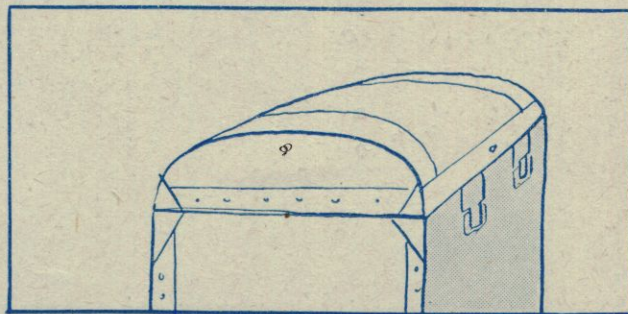
grande voltige à cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer et s'élancer, dans un saut périlleux, d'un palmier à un autre ! Pas un gymnaste, même célèbre, n'aurait pu battre son record d'adresse, de souplesse et d'agilité.

Il n'avait pas de nom, car les singes n'ont pas encore pris l'habitude d'en donner à leurs enfants. Hélas ! Il allait bientôt en gagner un en perdant sa liberté ! Triste compensation.

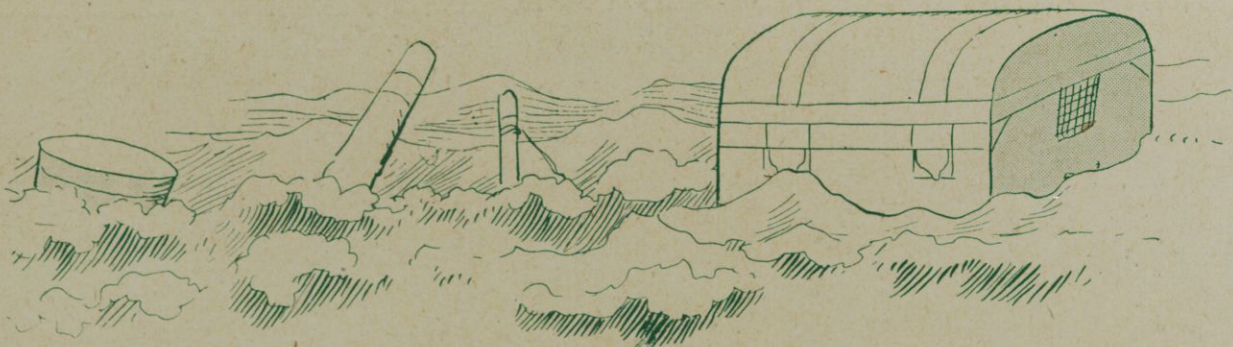


Un beau jour, non loin de l'immense forêt où notre jeune ami prenait ses ébats, apparurent des Européens. C'était une mission scientifique que la Russie envoyait en Afrique pour étudier les plantes et les animaux de ces régions presque inconnues. Bientôt, des tentes s'élevèrent sur la lisière des bois. La mission s'installait.

Notre sympathique chimpanzé, tout singe qu'il était, était curieux comme une chouette. Très surpris de voir s'agiter dans la plaine des animaux qu'il ne connaissait pas, car c'était la première fois qu'il voyait des hommes, il se risquait souvent sur les arbres qui bordaient la forêt pour regarder de plus près ces phénomènes. Fatale imprudence ! Un officier attaché à la mission l'aperçut, le trouva superbe et résolut de s'en emparer. A cet effet, il fit installer, au pied d'un des arbres de la forêt, un piège à la fois simple et ingénieux : c'était une malle ouverte au fond de laquelle, en guise d'appât, on avait placé quelques fragments de noix de coco. Une corde reliait le couvercle au fond de la malle. A peine notre chimpanzé





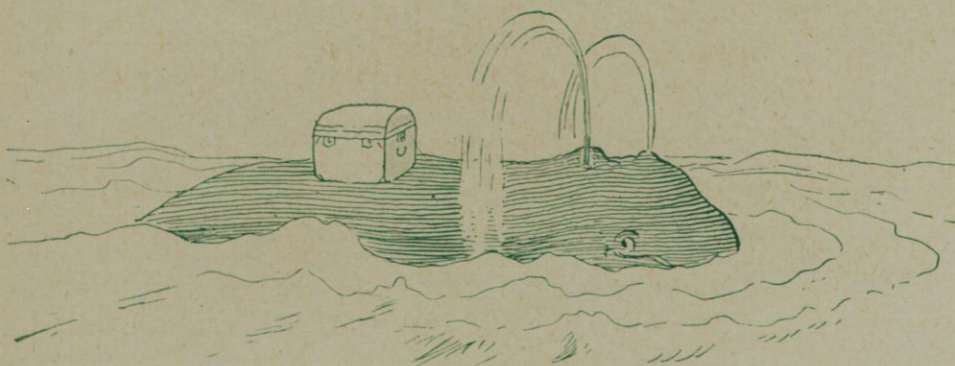


a-t-il aperçu l'engin, qu'emporté par sa curiosité naturelle, il dégringole jusqu'à terre, examine avec étonnement la caisse, risque un coup d'œil dans l'intérieur.

— Des noix de coco ! s'écrie-t-il joyeusement dans son langage de singe. Un vrai repas de noces ! Profitons-en !

Et plouf ! Il plonge dans la malle, s'agrippe à la corde pour s'aider, la corde tire le couvercle qui se referme violemment : clac ! Le pauvre chimpanzé est pris !

— Nous l'appellerons Jocko ! déclara son nouveau maître. C'est, par excellence, le nom des singes !



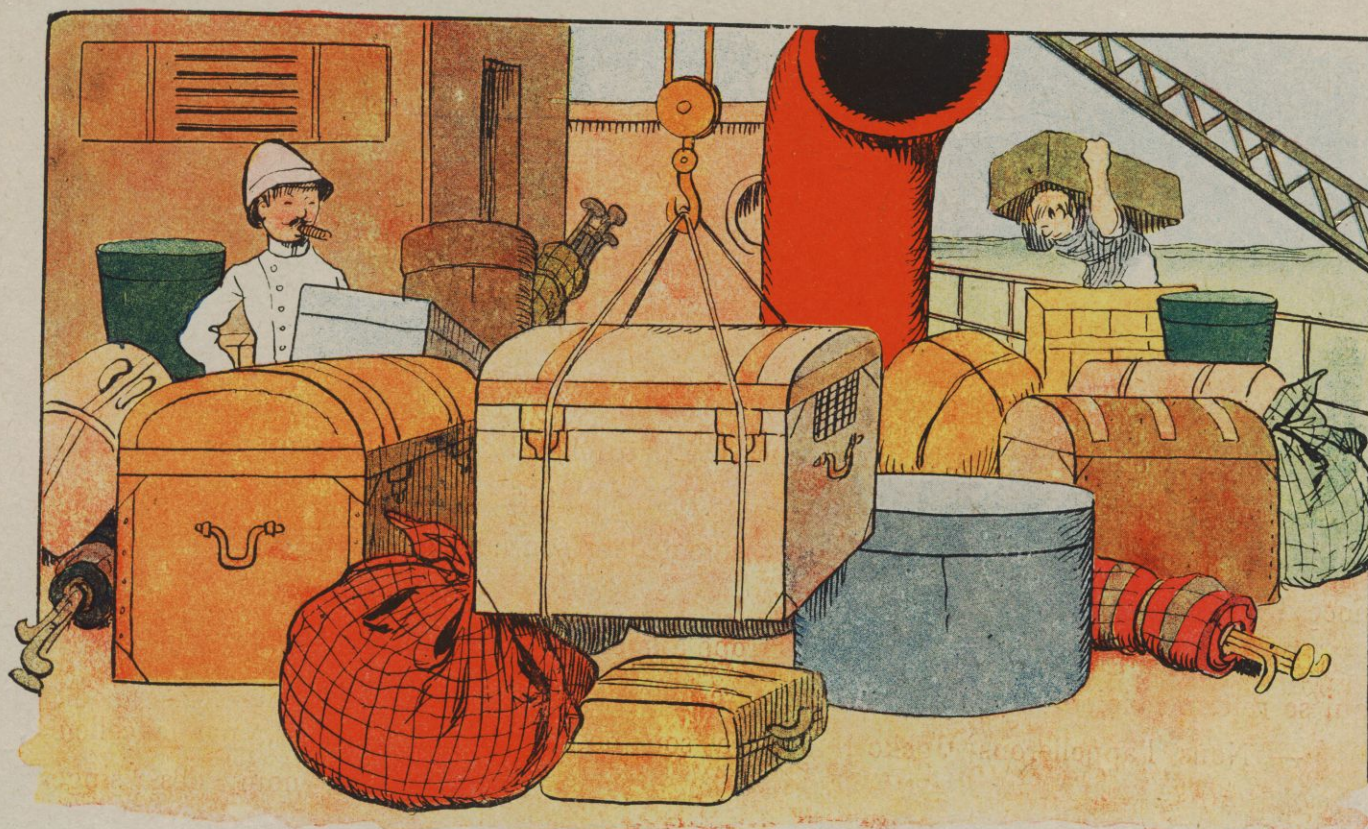
Quelques jours plus tard, la mission russe, ses travaux terminés, se rembarquait pour l'Europe. Et Jocko, soigneusement enfermé dans une malle qu'on avait munie d'un petit grillage pour lui permettre de respirer, prenait place parmi les bagages sur le steamer qui allait emmener la mission.

Puis, tout à coup, le capitaine commanda de lever l'ancre. Les machines ronflent. La vapeur siffle. L'hélice bat les flots. On part ! On est parti !

— Adieu, ma belle Afrique ! Adieu, ô mon cher pays ! murmure Jocko ému au fond de sa cabine portative.





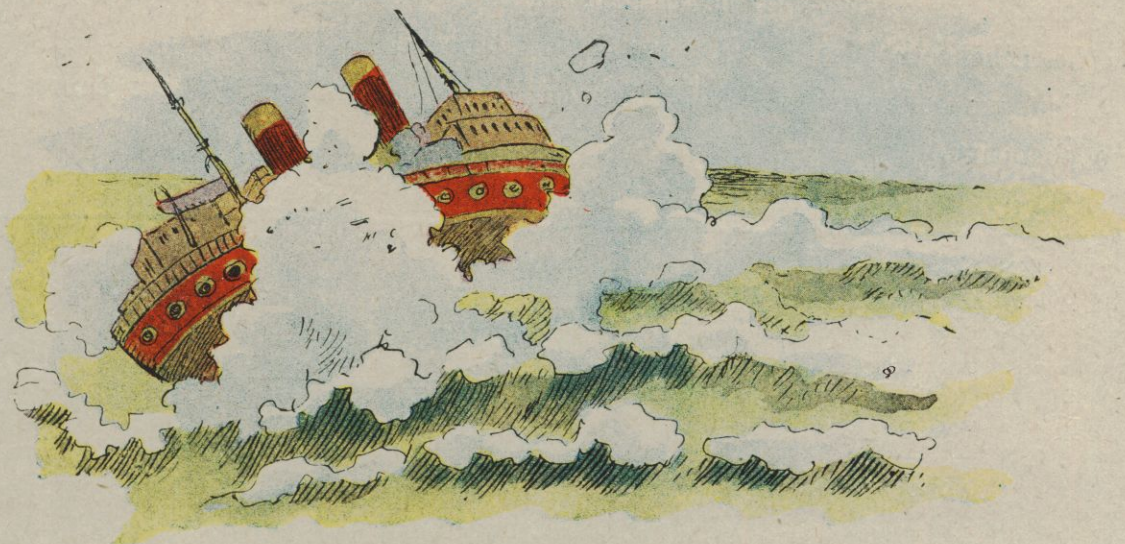


Et le pauvre captif, à travers les brises de l'océan, crut entendre les voix lointaines des trois mille singes de sa forêt natale lui crier :

— Adieu, pauvre Jocko ! Adieu, vieux camarade !

Et le singe pleura sa liberté perdue.

Cependant, les jours passaient. Le navire remontait à grande allure vers le nord de l'Europe, et déjà on traversait la mer du Nord pour gagner la Baltique et Saint-Petersbourg, lorsqu'un de ces effroyables cyclones qui ravagent souvent ces parages dangereux s'abattit sur les flots et les souleva jusqu'aux nues ! Ce fut une épouvantable tempête ! Le malheureux vaisseau ne grimpait au faite des lames hautes comme des montagnes que pour plonger ensuite dans d'affreux abîmes







d'écume, creusés entre deux vagues. Ce fut dans une de ces descentes à pic qu'il heurta un écueil sur lequel il se fendit en deux, tandis que la fanfare du bord, bravant héroïquement la mort, jouait l'Hymne Russe !

Cependant, par un hasard providentiel, la malle-cabine qui contenait Jocko surnagea comme une frêle embarcation au milieu des débris du navire mis en pièces, et poussée par un fort vent

d'ouest, s'en alla à la dérive au milieu d'une mer enfin calmée, traversa le détroit du Skager-Rack et entra dans les eaux de la Baltique où, brusquement, elle s'échoua sur un corps dur.



— Sauvé ! s'écria de l'intérieur le pauvre chimpanzé qui, l'œil collé au grillage de sa malle, constata qu'elle reposait sur une surface solide. La malle et moi, nous ne sommes plus dans l'eau ! Donc, nous devons être à terre !

Ce n'était pas trop mal raisonné pour un singe. En effet, la cabine mobile ne flottait plus sur les vagues. Malheureusement, le sol sur lequel elle avait atterri était un sol terriblement mouvant, car c'était... oui, c'était le dos d'une baleine ! Eh ! mon Dieu, oui ! Tout arrive, même de rencontrer des baleines dans la Baltique. Celle-là arrivait en droite ligne des régions voisines du pôle pour faire un petit tour de promenade dans des mers plus tempérées, et l'horrible ouragan qui avait brisé le navire avait forcé le





cétacé à chercher un refuge dans les courants plus tranquilles de la Baltique.

— Qu'est-ce qui me tombe sur le dos ? s'écria hargneusement la baleine en constatant sur son échine la présence d'un colis. Je ne suis pas un wagon à bagages et je n'aime pas à être gênée aux entournures ! Bonsoir, la compagnie !

Et elle plongea brusquement avec un formidable coup de queue qui sema dans les airs la caisse et son contenu. Heureusement pour Jocko que, en ce moment, le monstre marin n'était pas fort éloigné de la côte d'Allemagne. Il en résulta, qu'après avoir décrit dans l'espace une élégante trajectoire, la malle-cabine à singe s'en alla retomber sur la terre ferme cette fois, c'est-à-dire sur le rivage de la Poméranie. La chute fut un peu rude, car, du coup, la caisse vola en éclats et Jocko, délivré, mais violemment projeté sur le sol,

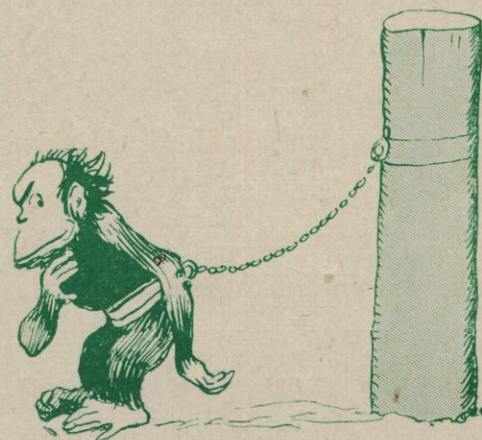
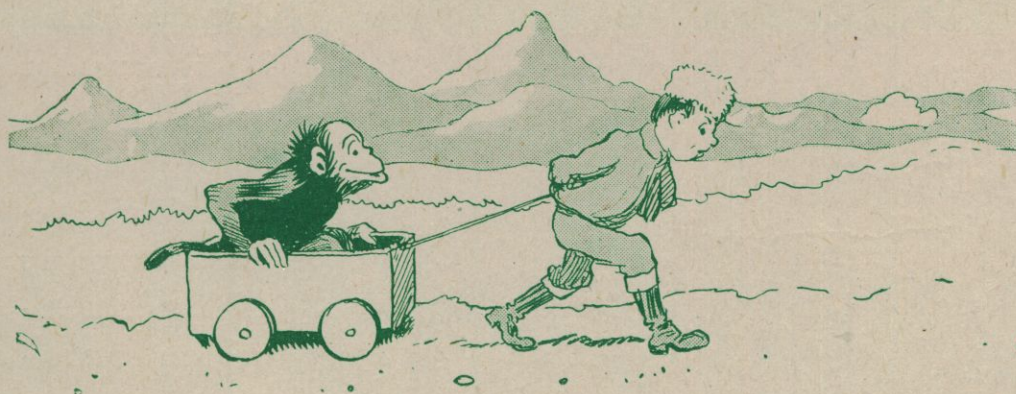
demeura si étourdi et si froissé du choc qu'il fut dix bonnes minutes avant de pouvoir reprendre sa respiration.

Quand enfin il put se lever et faire quelques pas en chancelant, il se trou-

va tout à coup en présence d'un jeune garçon, en bonnet de fourrure, qui le regardait avec ébahissement et intérêt :

— Mon pauvre singe ! s'écria l'inconnu. Comme te voilà pâle, grimaçant et mal en point ! Allons, viens avec moi, mon garçon ! Mais, allons d'abord au plus pressé !

Le plus pressé, c'était de donner à manger et à boire à l'infortuné Jocko qui mourait littéralement de faim et de soif. Le jeune garçon l'avait compris. Aussi prit-il le chimpanzé par la main et l'entraîna-t-il sous un pommier sauvage. Et, tandis que notre quadrumane dévorait à belles dents une demi-douzaine de pommes, cueillies tout exprès pour lui par son sauveur, celui-ci allait puiser de l'eau à un petit ruisseau voisin dans une boîte en fer-blanc





qu'il avait apportée pour faire, sur le rivage, une provision de coquillages et de moules. Arrosé par cette eau fraîche, le repas parut exquis à Jocko qui, après l'avoir fait, se sentit un autre singe. Son sang, glacé par les paquets de mer qu'il avait reçus dans sa malle flottante, commença à circuler dans ses veines plus chaud et plus vif. Il se sentit renaître. Et il tourna vers son jeune bienfaiteur un regard chargé de reconnaissance.

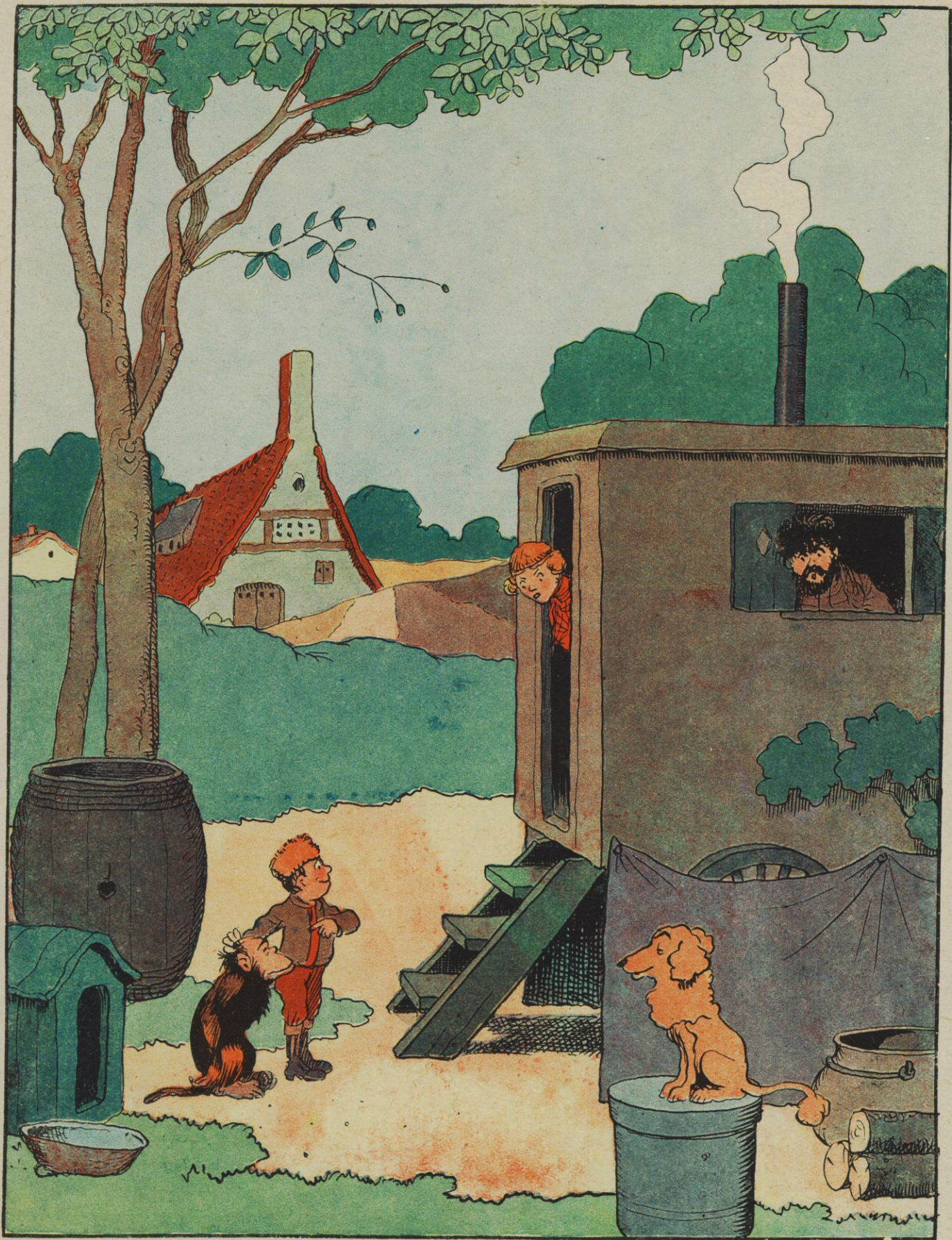
Celui-ci le plaça dans un petit chariot de bois qu'il avait amené pour transporter ses coquillages, s'attela au timon, et en route!... En route? Mais pour quel pays? Où donc ce jeune étranger voiture-t-il ainsi notre chimpanzé. Tout simplement vers la roulotte de ses parents, M. et M<sup>me</sup> Stanislas, bohémiens, tziganes et saltimbanques qui parcouraient les foires de l'Europe en exhibant des animaux savants. Malheureusement, depuis quelque temps, ces pauvres gens n'avaient pas de chance. Ils avaient perdu un des sujets les plus remarquables de leur ménagerie, un ours qui dansait le boléro comme une Andalouse et jouait de la mandoline comme un troubadour! En sorte que, maintenant, nos tziganes en étaient réduits, pour toute représentation, à faire travailler devant «l'honorable société» un simple caniche, appelé Tirko, qui faisait tout ce qu'il pouvait pour intéresser la foule à ses exercices! Mais c'était un spectacle un peu court que les tours de passe-passe d'un unique animal. Aussi qu'on juge de la joie de M. et M<sup>me</sup> Stanislas en voyant arriver leur fils avec un nouveau pensionnaire... Et quel pensionnaire! Un singe, c'est-à-dire un véritable trésor pour les saltimbanques: car le singe est une bête naturellement comique qui n'a qu'à se présenter en public pour mettre toute l'assistance en gaieté et déchaîner le fou rire par ses attitudes et ses grimaces.

Et les Stanislas, escomptant déjà les profits qu'allait leur apporter la trouvaille vivante de leur fils, embrassèrent chaleureusement celui-ci en le félicitant et s'empressèrent de prévenir toute tentative de fuite de la part du chimpanzé en l'enchaînant solidement par la taille à un poteau près de leur roulotte.

Mais Jocko, dans les fers, fit une moue qui prouvait bien que ce n'était pas là l'avenir qu'il avait rêvé!









## CHAPITRE II

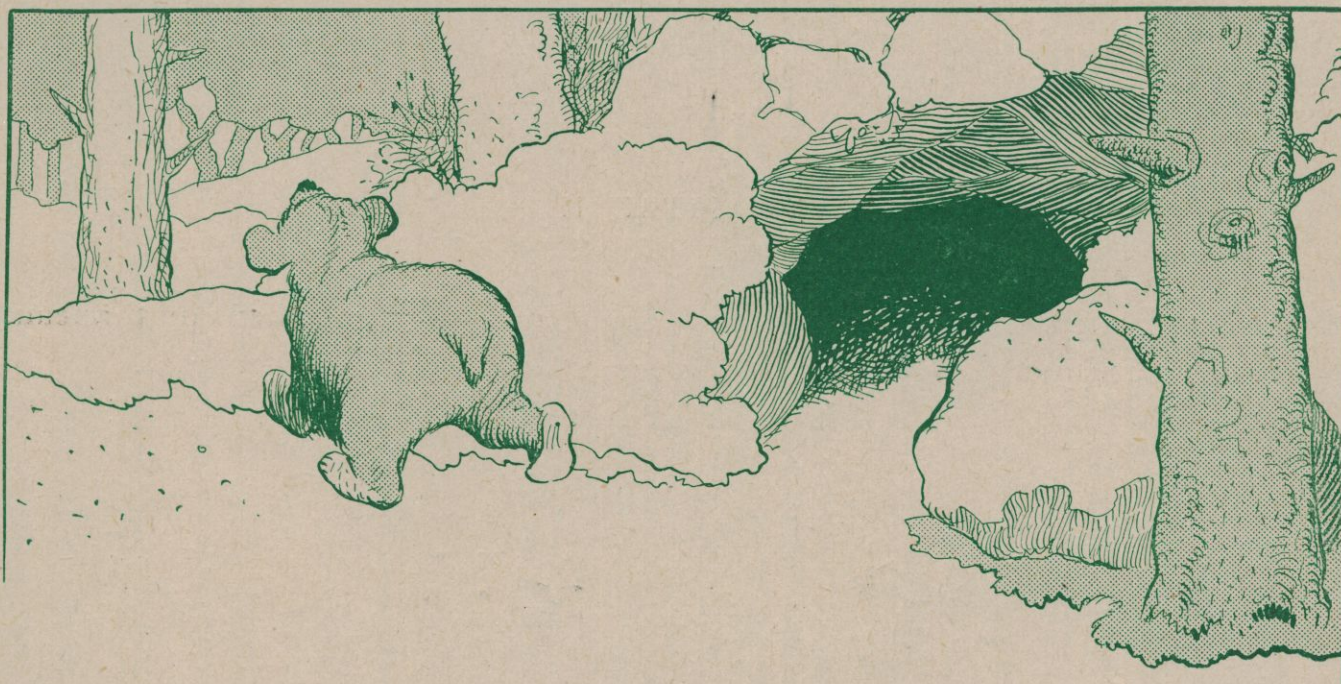
Martin l'ours entre en scène. — Le poivre aveuglant. — Un ours dans un tonneau.  
La barrique automobile. — Martin et Jocko prennent contact.  
Évasion en fumée.



Or, en ce temps-là, dans la montagne qui surplombait le petit village allemand, en vue duquel la famille Stanislas avait établi son campement nomade, vivait, heureux et paisible, un jeune et bel ours brun, très vigoureux, qui pouvait se dire le Roi de la Montagne, car il était seul de son espèce dans ces localités abruptes. Des paysans attardés et d'inoffensifs chasseurs de gélinottes l'avaient aperçu humant la brise sur les rampes du versant qui regardait les maisons, et on en parlait beaucoup dans le village !







Ce fut ainsi que Stanislas eut vent de son existence. Et il devint tout rêveur ! Malgré l'ad-  
jonction inopinée d'un singe à sa troupe d'animaux vivants, réduite à un seul chien, le brave sal-  
timbanque n'avait jamais pu se consoler de la perte de son ours ancien. Et celui dont on lui avait si-  
gnalé la présence dans la montagne commença dès lors à lui trotter dans la tête.

— Si je pouvais m'en emparer ! disait-il à sa femme. Je le dresserais et  
j'en ferais un sujet aussi remarquable que notre regretté Martin, dont il porte-  
rait le nom ! Oui, mais comment m'en rendre maître ?

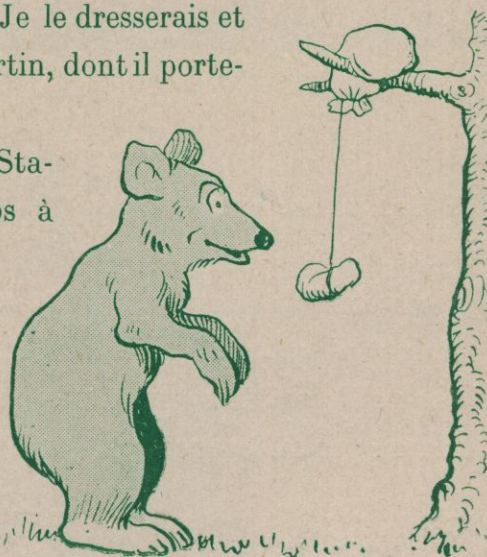
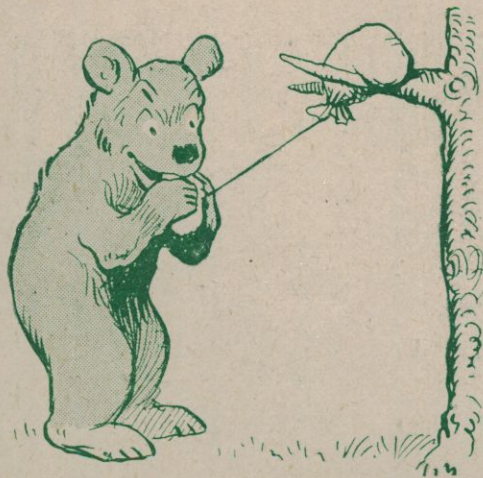
— Sois prudent, je t'en supplie, mon ami, s'écriait M<sup>me</sup> Sta-  
nislav qui voyait déjà son mari empoignant l'ours corps à  
corps.

Mais le tzigane ne songeait pas à entamer une lutte de  
force avec l'ours en question. C'est par la ruse et l'ingéniosité  
qu'il s'agissait de le capturer vivant. Et Stanislas, à force de

tourner et de retourner  
le projet dans sa cer-  
velle, finit par trouver  
un stratagème. Il s'en

alla rôder dans les bois où l'ours brun avait élu domicile et  
suspendit, à la fourche d'une branche d'arbre, un sac de toile  
rempli de poivre moulu, et fermé par une ficelle, à l'autre  
extrémité de laquelle était attaché un morceau de viande.

Puis, Stanislas se dissimula derrière un arbre et attendit.  
Il n'attendit pas longtemps. L'ours arriva bientôt en se  
dandinant et s'arrêta, stupéfait et charmé, devant le bifteck





qui pendait au bout de la ficelle. Il le flaira longuement et l'odeur de la viande, en éveillant son appétit, le décida à l'attaquer plus sérieusement, c'est-à-dire à pleines griffes et à pleines dents; en sorte que la ficelle se dénoua, le sac s'ouvrit, et une véritable averse de poivre ruissela sur la tête et dans les yeux de l'ours, lui incendiant les prunelles de cuisantes brûlures et l'aveuglant complètement.

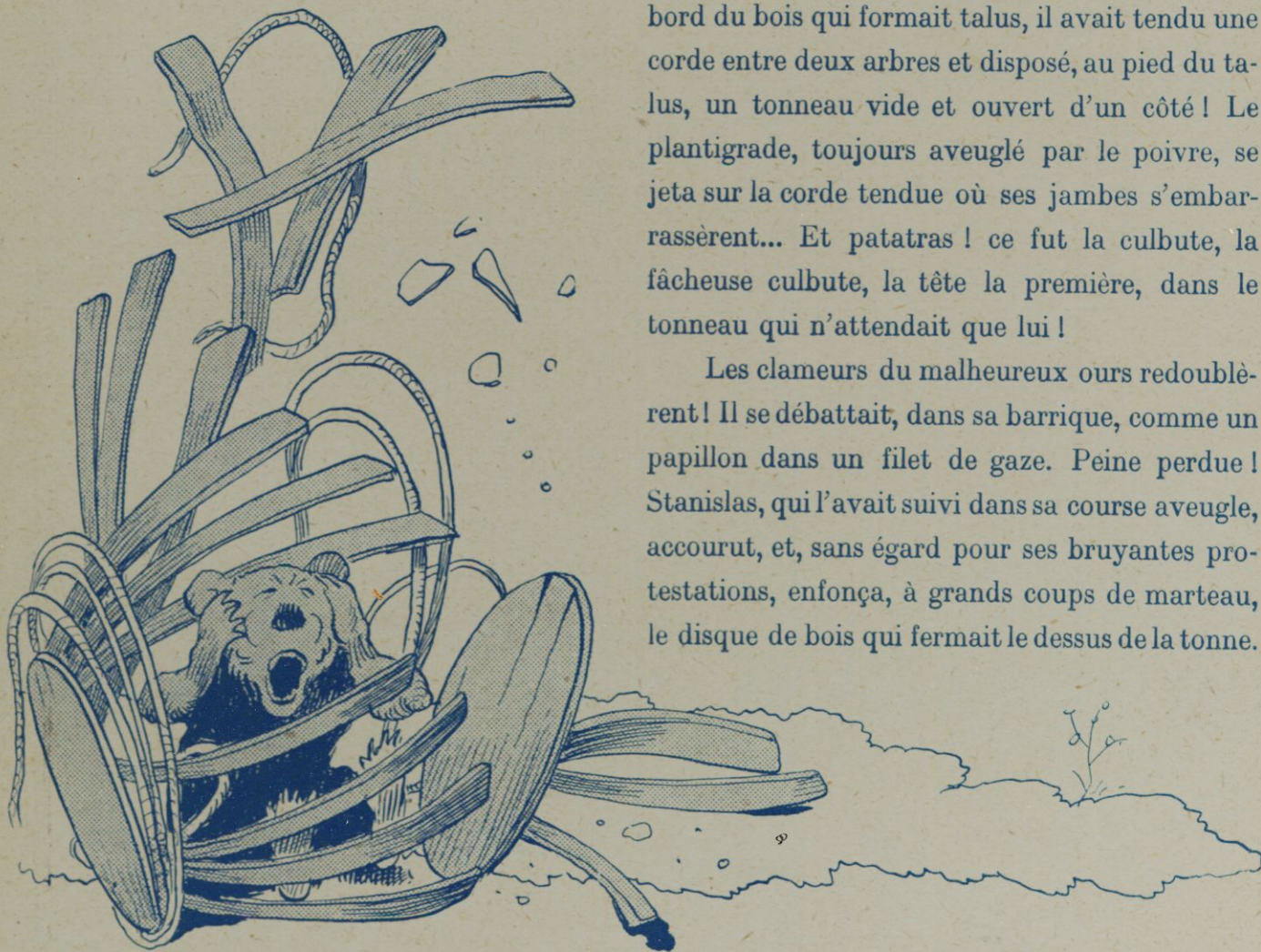
Il fit retentir les échos du bois de ses hurlements plaintifs et, affolé, n'y voyant plus, s'élança à tâtons à travers les arbres, se dirigeant vers une petite vallée à pic que surplombait

le terrain arpenté par lui. C'est ce mouvement qu'avait escompté l'astucieux Stanislas, car, au



bord du bois qui formait talus, il avait tendu une corde entre deux arbres et disposé, au pied du talus, un tonneau vide et ouvert d'un côté! Le plantigrade, toujours aveuglé par le poivre, se jeta sur la corde tendue où ses jambes s'embarassèrent... Et patatras! ce fut la culbute, la fâcheuse culbute, la tête la première, dans le tonneau qui n'attendait que lui!

Les clameurs du malheureux ours redoublèrent! Il se débattait, dans sa barrique, comme un papillon dans un filet de gaze. Peine perdue! Stanislas, qui l'avait suivi dans sa course aveugle, accourut, et, sans égard pour ses bruyantes protestations, enfonça, à grands coups de marteau, le disque de bois qui fermait le dessus de la tonne.







Et voilà notre ours bel et bien encaqué, entonnelé, comme un stock de morue ou de harengs saurs ! Alors, le tzigane, poussant devant lui le tonneau qui roulait sur ses douves, mit en route pour regagner sa roulotte. Il était bien joyeux, Stanislas, car déjà il voyait en imagination les foules se précipiter pour applaudir les exercices de son nouveau Martin et les pièces de monnaie pleuvoir de toutes parts dans sa caisse !

Peut-être, l'excellent montreur de bêtes eût-il mieux fait de surveiller un peu plus l'allure de son tonneau et les accidents de terrain, car il ne remarqua pas qu'il venait d'engager son colis sur une pente très escarpée ; en sorte que, tout à coup, la barrique, sollicitée par la déclivité du sol, lui échappa des mains et se mit à dévaler le flanc de la montagne avec une rapidité qui ne tarda pas à devenir vertigineuse !







Stanislas eut beau s'élancer  
à toutes jambes, à la poursuite  
de son tonneau et de son ours...

La tonne courait beaucoup  
plus vite que lui, mettant en fuite tous  
les lièvres de la montagne.

Or, au même moment, non loin de là,  
se passait un drame terrible! Un malheu-  
reux et inoffensif voyageur, qui descendait le versant de la montagne,  
venait d'être attaqué à l'improviste par un affreux malandrin qui, tapi  
derrière un buisson, et prenant le voyageur, à cause d'une sacoche qu'il portait en sautoir, pour  
un garçon de banque, s'était élancé sur lui en brandissant un couteau et en lui criant: «La sacoche  
ou la vie!»

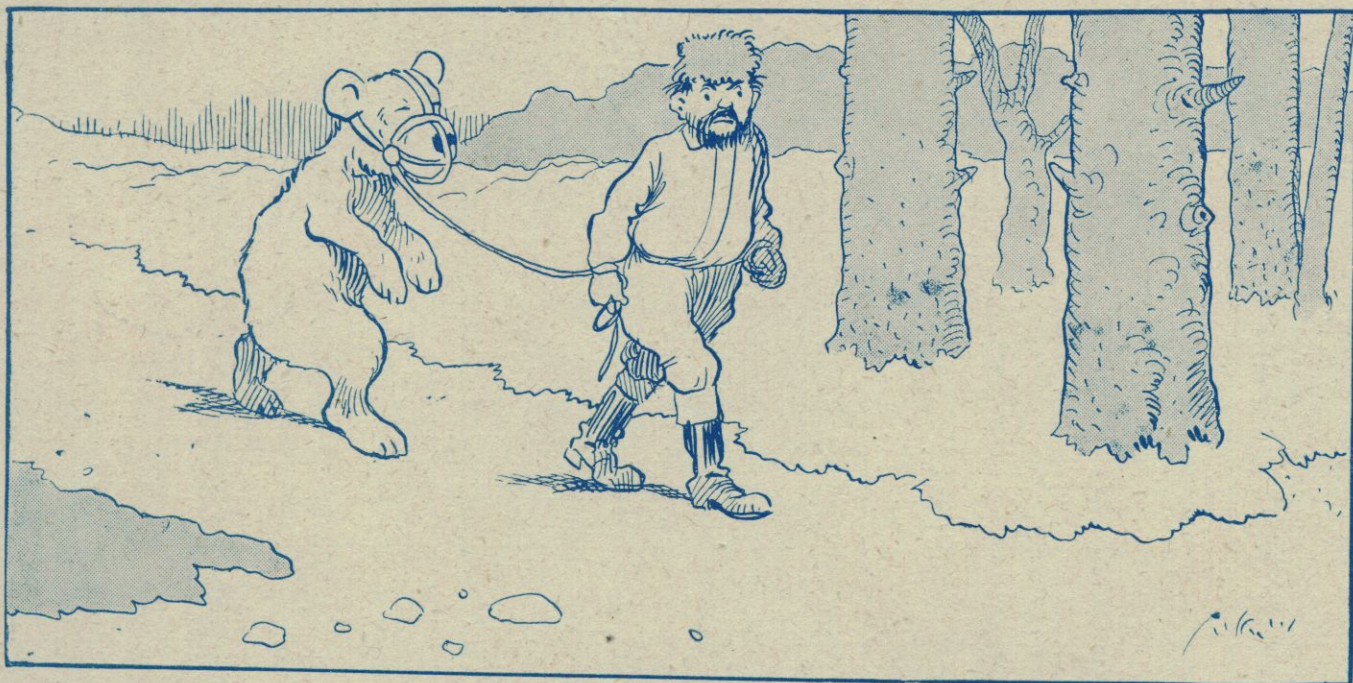
Quelle terrible situation pour un voyageur sans armes, affaibli déjà par une longue route!  
Déjà, l'horrible chenapan a saisi sa victime à la gorge en brandissant son arme meurtrière...  
lorsqu'elle lui tombe brusquement des mains, tandis qu'un cri de rage, d'effroi et de douleur  
s'échappe de sa poitrine. Et le brigand, violemment heurté par une masse énorme, lancée à toute  
vitesse, s'affale de tout son long par terre pendant que la masse lui passe sur le corps et que le  
voyageur, si providentiellement délivré, s'esquive sain et sauf en remerciant sa bonne étoile!

Et cette lourde masse roulante, qui vient de sauver ainsi la vie à un honnête homme en écras-  
sant un scélérat, est-il besoin de le dire? c'est le tonneau, mes chers lecteurs, le tonneau emballé  
de Stanislas qui continuait à faire du cent soixante à l'heure sur les rampes de la montagne et  
ne s'arrêta qu'au pied du versant, en heurtant un arbre et en volant en éclats, comme une tonne  
de verre, avec un fracas d'obus faisant explosion!

Et alors, Martin reparut à la lumière! Mais dans quel état! Meurtri, contusionné, fourbu! et







toujours aveuglé par le poivre qui lui corrodait les orbites, ne comprenant rien à son aventure, mais poussant des vagissements de nouveau-né qui fait ses dents !

Heureusement, le patron Stanislas, qui, en ce moment, rejoignit son ours, constata avec joie qu'il en serait quitte pour une courbature, et l'amena au campement de famille à l'aide d'une muselière qu'il avait apportée à tout hasard.

Là, on fixa dans le nez de Martin un anneau de fer, comme c'est l'usage avec les ours savants, et on lui assigna comme logement un tonneau, près de Jocko. Les deux prisonniers firent vite connaissance, et le singe, ému de pitié pour ce pauvre ours, qui ne pouvait ouvrir les yeux, lui demanda avec intérêt :

— Est-ce que tu es aveugle de naissance, camarade ?

— Mais non ! répondit l'ours. Seulement, j'ai du poivre dans les yeux, et ça me pique comme si j'avais des milliards de moustiques sous les paupières !

— Des milliards de moustiques ! exclama Jocko apitoyé. Nous allons arranger cela !

Et il alla chercher de l'eau, lava et bassina les yeux rouges et endoloris de son nouveau compagnon qui, en le remerciant, le serra sur sa poitrine velue, où battait un cœur reconnaissant !

Cependant, la famille Stanislas pliait bagages avec l'intention de se







rendre en France. On traversa en biais l'Allemagne du Nord et, pendant ce voyage, les Stanislas père, mère et fils, s'employèrent activement à dresser leurs deux nouveaux pensionnaires, Jocko et Martin, c'est-à-dire à leur apprendre une foule de tours, de danses et d'exercices d'acrobaties.

Et quand on s'arrêta à Verdun, Martin et Jocko, devenus des jongleurs et des équilibristes émérites, émerveillèrent les foules.

Mais cette gloire n'éblouissait pas le chimpanzé, qui regrettait amèrement sa liberté.

— C'est bien joli d'être applaudis par une assistance enthousiaste ! disait-il à son compagnon de servitude. Mais, en dehors des heures de travail, vivre attachés, sans pouvoir aller où l'on veut ! Va, mon vieux Martin, ça ne vaut pas la liberté ! Jocko ébauchait de vagues plans d'évasion.

— Pour nous permettre de prendre la poudre d'escampette, expliquait-il à Martin, il faudrait créer une catastrophe, un événement qui occuperait nos maîtres et les empêcherait d'avoir l'œil sur nous... Et, à la faveur du désarroi général, nous filerions à l'anglaise, en toute sécurité !

Or, un jour, la vue d'un vieux chapeau qui servait dans ses exercices, suggéra au chimpanzé une ruse infernale ! Il s'empare du couvre-chef, s'élance d'un bond sur le toit de la roulotte où la cheminée projetait dans l'air des flots d'épaisse fumée : car c'était l'heure où M<sup>me</sup> Stanislas faisait sa cuisine, et coiffe sans tarder la cheminée avec le chapeau ! Toute la fumée rabattue ainsi dans l'intérieur de la roulotte s'échappe en nuages tourbillonnants, par toutes les ouvertures. Un paysan, qui, de loin, voit ces tourbillons de fumée sortir de la roulotte, croit qu'un incendie s'est déclaré chez les bohémiens et va semer l'alarme dans le prochain village en criant : Au feu !

Les pompiers accourent, suivis d'une foule de paysans et précédés du garde champêtre. La pompe est mise en batterie et inonde la baraque roulante d'un déluge d'eau.

— Voilà le bon moment venu pour nous évader ! glisse Jocko dans l'oreille de son camarade Martin. Par le flanc droit, arrrrrrche !

Et, profitant du désarroi général, le chimpanzé, qui a pu rompre sa chaîne, esquisse un rapide pas de fuite, tandis que Martin le suit au petit galop de chasse, entraînant après lui le tonneau qui lui sert d'appartement et dont il n'a pu se débarrasser !













### CHAPITRE III

Le chien-ballon. — L'aéroplane. — Aviateurs malheureux. — Jocko devient statue.  
L'ours à trompe. — Jocko en gentleman. — Attaque d'une ruche.  
Riposte des abeilles. — Les cambrioleurs. — Le chêne-canon.



Nos deux fugitifs galopèrent longtemps côte à côte sans échanger un mot, préoccupés surtout de s'éloigner le plus vite possible de la roulotte et de leurs anciens maîtres. Enfin, quand la distance leur parut suffisante, ils prirent une allure plus modérée et continuèrent leur chemin, la patte de Martin dans la main de Jocko.

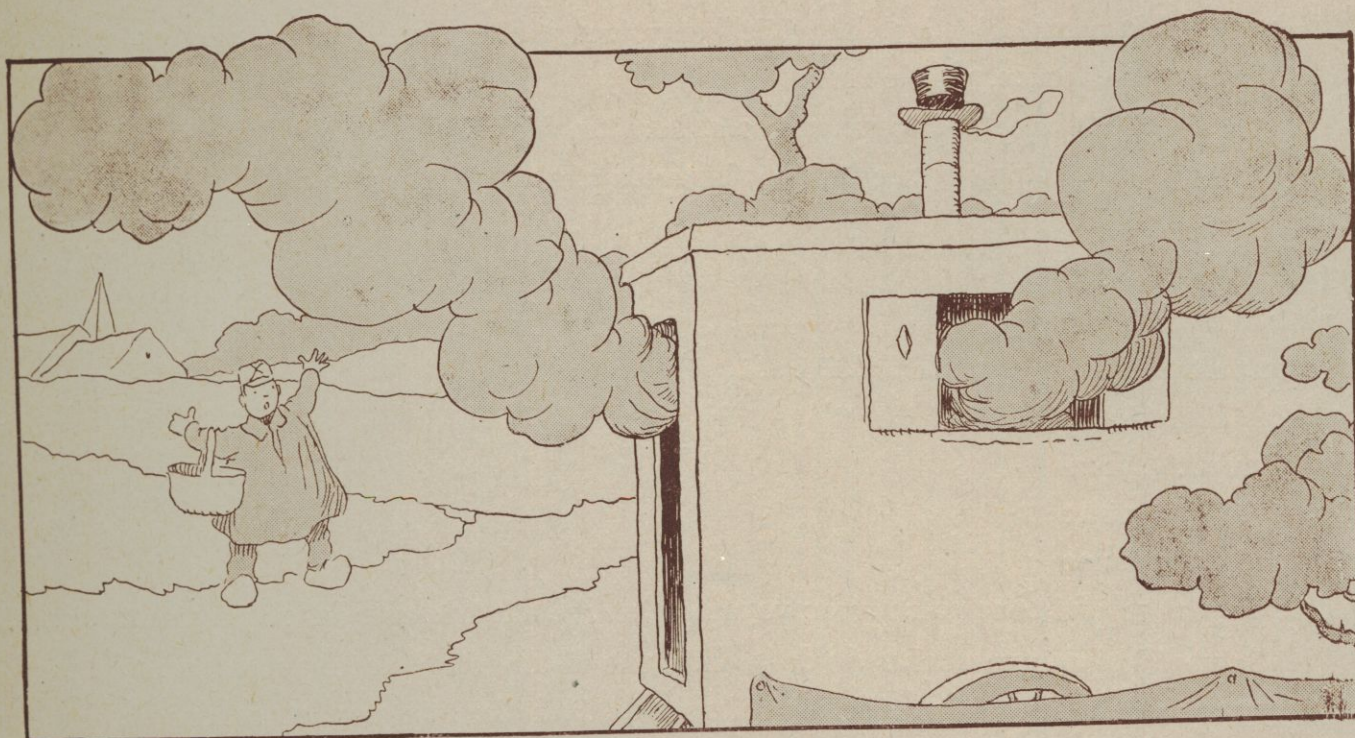
Cependant, la barrique-niche, que l'ours traînait toujours derrière lui, au bout de sa chaîne, cahotait sur toutes les pierres de la route et raclait le sol d'une façon désagréable.

— Voilà une breloque que tu aurais mieux fait de ne pas garder à ta chaîne ! dit Jocko le facétieux en clignant de l'œil vers la futaille. C'est une camarade d'évasion passablement gênante ! Est-ce que cela ne te fatigue pas de remorquer un pareil fardeau, ami Martin ?

— Moi ? ricana l'ours, qui ne s'était jamais senti plus







vigoureux. Pas de danger, mon petit Jocko. Je traînerais un poids triple sans même m'en apercevoir !

— Quel hercule ! pensa le singe, en admiration devant la force de son compagnon.

En effet, cette force était considérable, et Martin eut bientôt l'occasion d'en donner au chimpanzé une preuve sérieuse.

Comme nos évadés passaient non loin d'un village, un méchant pataud de chien jaune, qui les aperçut de loin, n'eut rien de plus pressé que d'accourir près d'eux et de se mettre à aboyer avec rage en voyant devant lui ces deux animaux qu'il ne connaissait pas.

— Voilà un roquet qui commence à m'échauffer la bile ! déclara Martin en regardant le mâtin de travers. Ferme cela, vilain cabot, ou gare à tes abatis !

Mais comme, loin de se taire, le chien n'en continuait à aboyer que de plus belle, Martin,

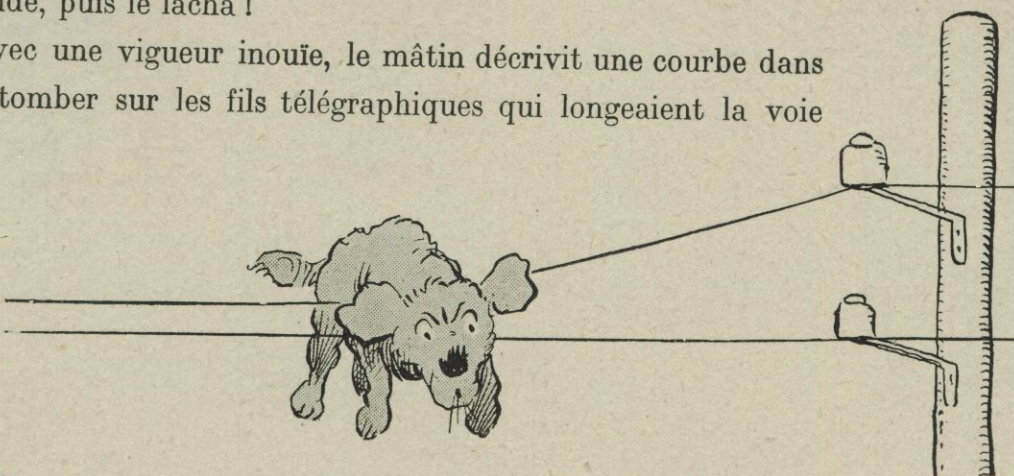




d'un bond, s'élança sur lui et, à pleine griffe, l'empoigna par la queue, le fit tourner autour de sa tête comme une fronde, puis le lâcha !

Projeté en l'air avec une vigueur inouïe, le mâtin décrivit une courbe dans l'espace et s'en alla retomber sur les fils télégraphiques qui longeaient la voie ferrée non loin de là.

Le fil sur lequel  
il vint donner fléchit ;  
mais en vertu des lois  
de l'élasticité, se redressa aussitôt, renvoyant en l'air notre infortuné chien jaune



qui, se croyant reparti pour un nouveau voyage aérien, se mit à pousser des glapissements aigus.

Et le voilà qui s'en va donner du dos, contre une clôture en fil de fer qui entourait un parc à moutons. Là, le même phénomène se produisit. Le fil de fer fit ressort et, comme une balle, repauma le chien dans l'espace.

Alors, après avoir glapi comme un renard, le chien-projectile se mit à braire comme un âne !

Ce qui ne l'empêcha pas d'aller faire le plongeon au beau milieu d'un sommier qui prenait l'air devant la porte d'une maisonnette.

Maintenant le malheureux chien meuglait comme un petit bœuf, car les ressorts du sommier venaient, en se détendant, de le renvoyer en l'air, et il commençait à se demander sérieusement si cette petite plaisanterie allait durer longtemps et s'il allait passer ainsi une partie de son existence à rebondir de Charybde en Scylla!...

Et il commença à hennir de terreur !

A quelque distance du sommier, la ménagère de la maisonnette avait disposé sur des bûches une marmite pleine

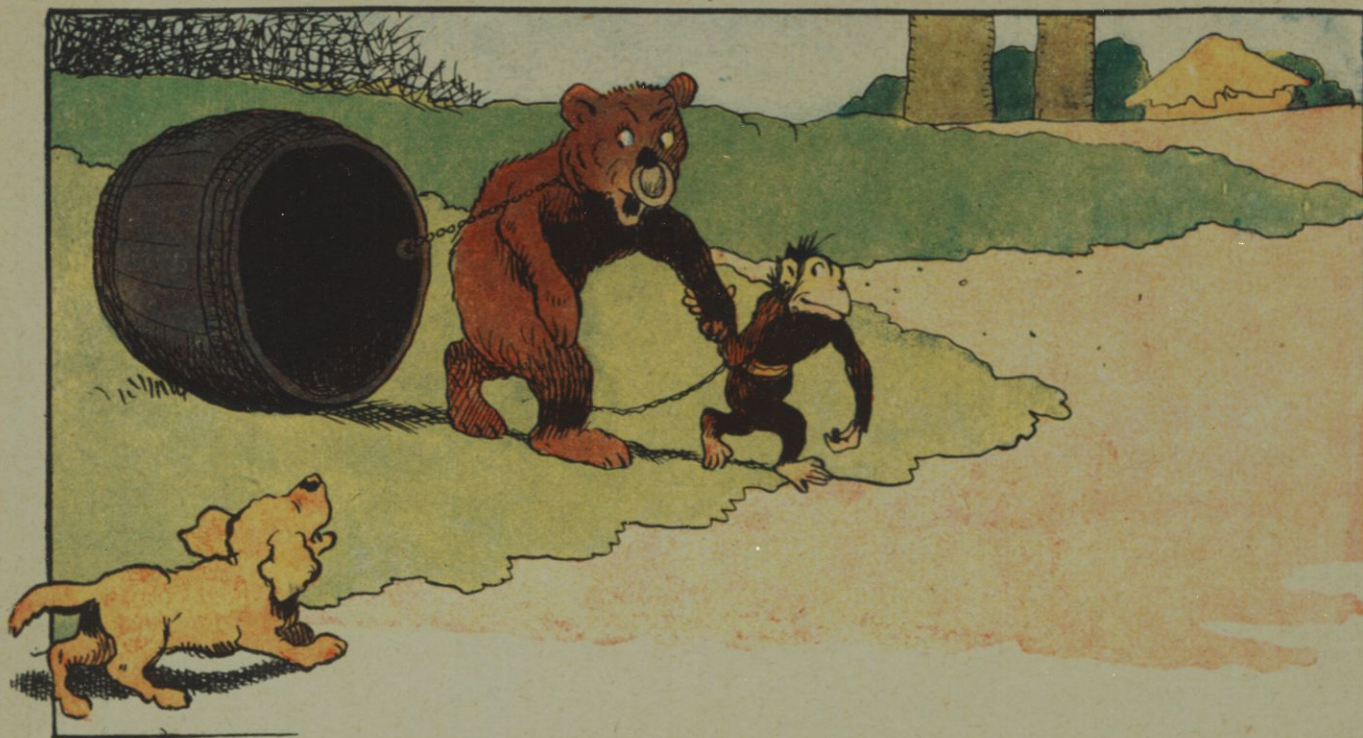


d'eau pour faire un excellent pot-au-feu en plein air.

Ce fut dans cette marmite et dans cette eau que notre aimable chien aérien vint faire la culbute, en sifflant comme une locomotive. Et ce fut la dernière station de son fantastique voyage à travers l'espace. En se tirant de la marmite, tout ruisselant d'eau et tout étourdi, il se jura bien de ne plus jamais éboyer en voyant passer des ours. Cela coûtait trop cher.

Cependant, Martin et Jocko, sans plus s'occuper du gêneur que l'ours venait si prestement





d'envoyer rebondir, avaient réussi, en s'aidant mutuellement, à se débarrasser de toutes leurs entraves. Le tonneau de l'ours et la chaîne du singe avaient été laissés dans un buisson du chemin, et, continuant leur route un peu à l'aventure, nos voyageurs finirent par atteindre un hangar auprès duquel ils s'arrêtèrent ensemble, stupéfaits : car ils avaient devant eux une grande machine inconnue, munie d'une longue queue et de deux grandes ailes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria le singe tout bouillant de curiosité. On dirait une gigantesque libellule !

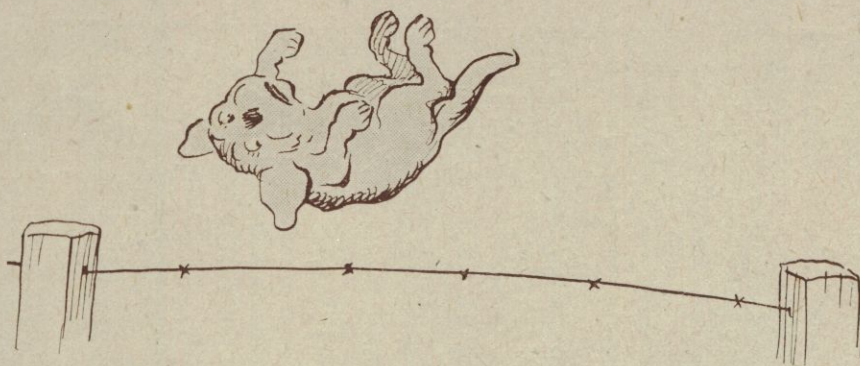
— Je n'ai jamais vu d'engin semblable ! déclara l'ours abasourdi. Approchons un peu, pour voir !

Et ils approchèrent. Ils approchèrent même de si près que bientôt les voilà dans la machine inconnue, qui n'était autre, on l'a certainement deviné, qu'un aéroplane qu'on venait de faire sortir du hangar pour l'essayer.

Comme il n'y avait personne là pour les en empêcher, nos deux curieux à peine dans la ma-







chine, commencent à toucher à tout, manœuvrant un levier, tournent une poignée, appuient sur une pédale et font si bien que, tout à coup, voilà l'aéroplane en marche. Il glisse rapidement sur ses roues et prend son vol comme un grand oiseau

à travers les routes de l'air! emportant Jocko et Martin ébahis et très effarés! Car ils se demandent ce qui leur arrive!

Ils voguent dans l'espace au-dessus des plaines et des collines, au-dessus des villages dont les maisons leur apparaissent comme des taupinières.

— Nous voilà devenus des hirondelles! s'écrie Jocko que ce moyen de transport commence à amuser énormément. Les oiseaux nous regardent passer avec étonnement! Te voilà devenu un ours volant, mon vieux Martin! Vive le vol en plein ciel! Vive l'espace!

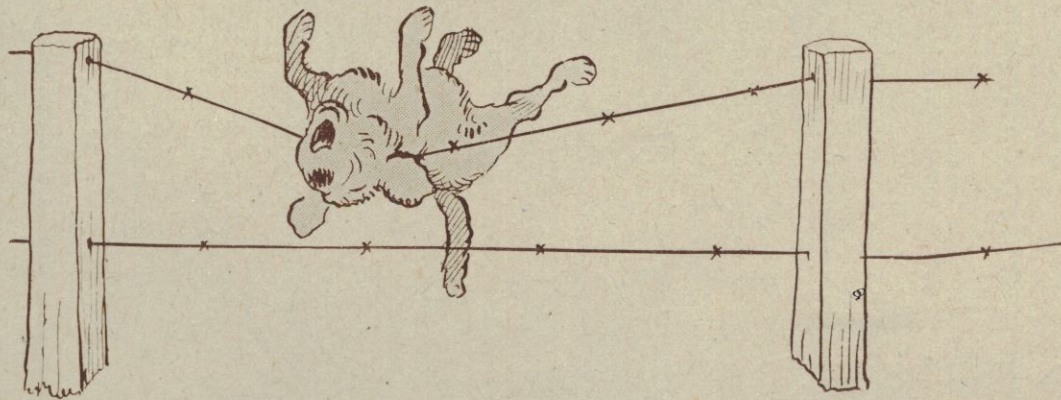
— J'en suis bleu! répond Martin dont la fourrure semblait en effet refléter un peu de l'azur céleste. Pourvu que nous n'ayons pas d'accident!

— Quel accident veux-tu que nous ayons! exclame le chimpanzé avec une belle confiance. Nous ne pouvons pas nous accrocher dans un arbre ni nous heurter à un toit puisque nous planons au moins à trois cents mètres des cimes les plus élevées!

Hélas! Le brave Jocko, tout malin qu'il était, ne connaissait pas encore tout ce qui peut arriver de fâcheux à un aéroplane, en plein vol! Il ne devait pas tarder à l'apprendre à ses dépens.

Car, tout à coup, l'hélice du biplan cesse de tourner et s'arrête net, la machine ne ronfle plus. Elle est morte! C'est la panne, la fatale panne de moteur, si redoutée des aviateurs. Alors l'aéroplane, qui n'est plus soutenu dans l'espace par la propulsion de l'hélice, tournoie un instant dans l'air comme incertain sur le parti à prendre. Puis, tout à coup, les ailes gauchissent, l'appareil fait panache vers la terre avec une telle roideur que nos deux naïfs aviateurs, si inexpérimentés, sont projetés par-dessus bord et piquent une tête dans l'espace!

C'est un véritable naufrage dans les vagues de l'air! Nos deux amis tombent avec une rapi-



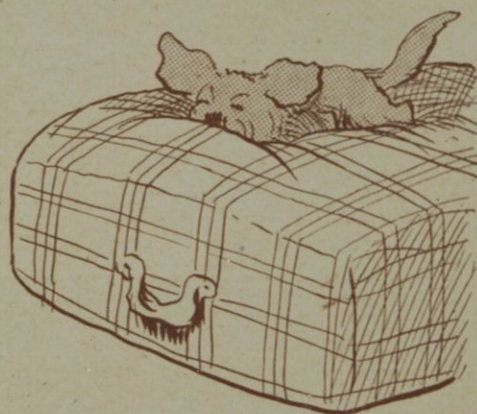




dité vertigineuse, mais Martin, qui est le plus lourd, tombe le plus vite... Et tout à coup, l'anneau qui lui pend au nez, l'anneau de la servitude rencontre une longue tige de fer : c'est le paratonnerre d'un clocheton qui domine un kiosque de jardin. Le paratonnerre s'enfile dans l'anneau, l'anneau glisse le long du paratonnerre et voilà le malheureux ours

suspendu entre ciel et terre par le nez qui, tiré par le poids du corps, s'allonge, s'allonge comme un groin de sanglier. Puis, les narines finissent par se fendre, l'anneau reste autour du paratonnerre, mais Martin tombe à l'étage au-dessous, c'est-à-dire sur un petit échafaudage qu'on a élevé autour du clocheton, pour le réparer... Et l'ours s'enfonce tout droit dans un tonneau qui est là par hasard.

Au même moment, dans une auge pleine de plâtre que les maçons ont laissée à côté du tonneau, choit un corps noirâtre qui tombe du ciel comme un bolide... Et cette

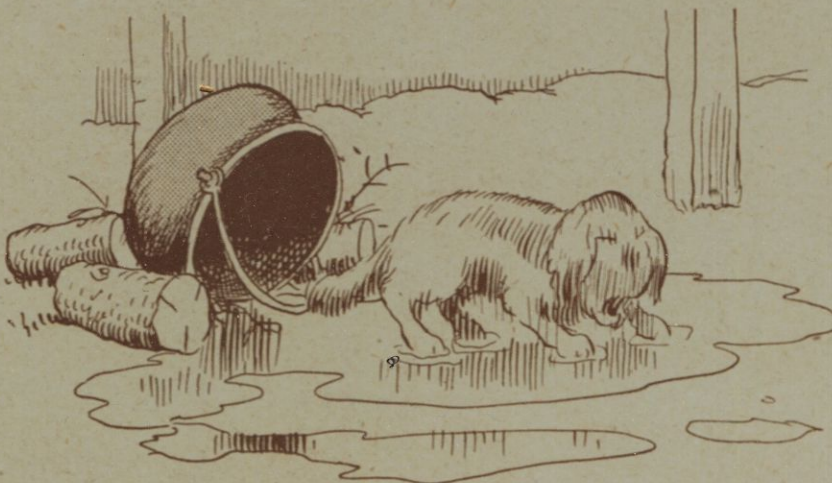


masse noire, c'est Jocko qui arrive bon second dans cette course-chute mémorable et fait un plongeon complet dans le plâtre gâché, plouf ! au milieu d'un jaillissement formidable du liquide blanc !

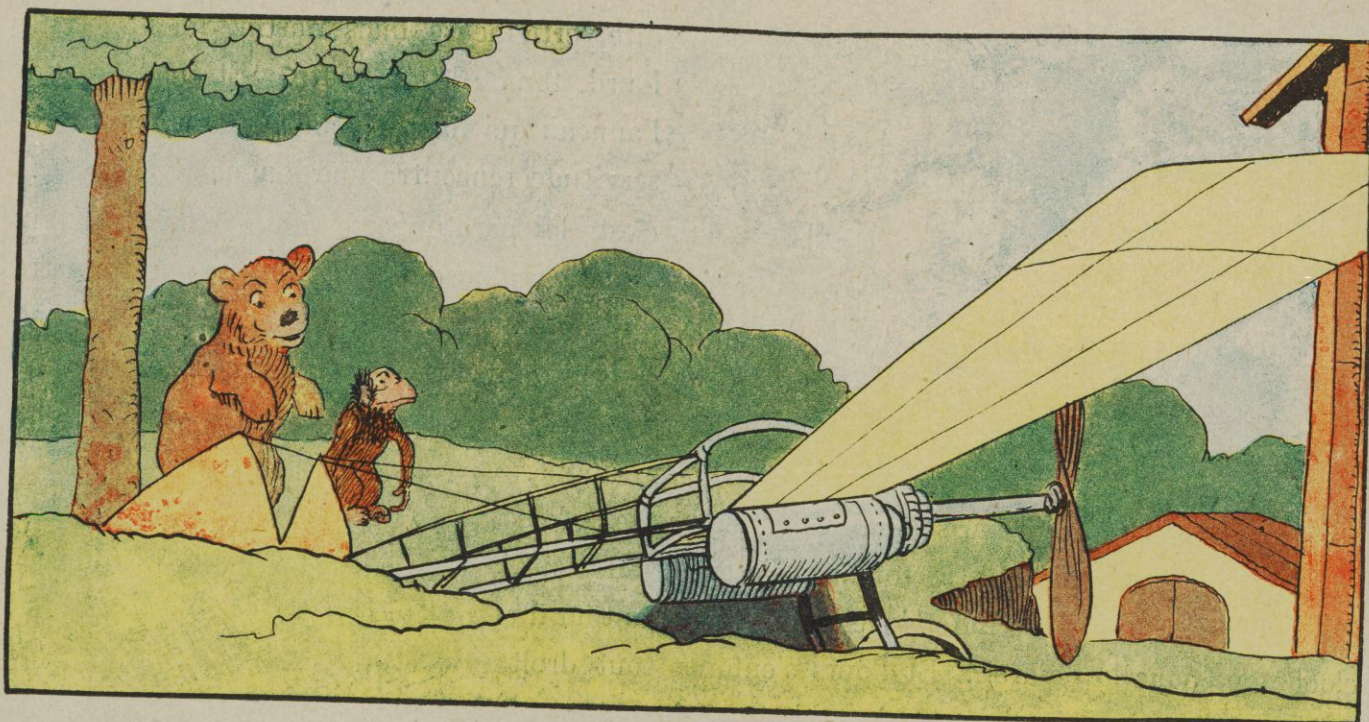
Le chimpanzé sort de ce bain méconnaissable, entièrement habillé de la tête aux pieds d'une couche de plâtre ruisselant, tandis que, d'un bond, Martin s'évade de son tonneau et demeure ahuri devant son compagnon, qui n'est plus qu'un informe tas de plâtre, car, au contact de l'air,

celui-ci a séché et s'est solidifié autour du singe en une carapace dure qui l'immobilise.

— Que faire ? s'écrie l'ours apitoyé. Je ne peux pourtant pas t'emporter sur mon dos, mon pauvre Jocko, et faire cadeau de toi à quelque musée de sous-préfecture comme statue exécutée d'après l'antique !







Mais, tout à coup, l'ours avise un marteau qui gît près de l'auge, oublié là par les ouvriers.

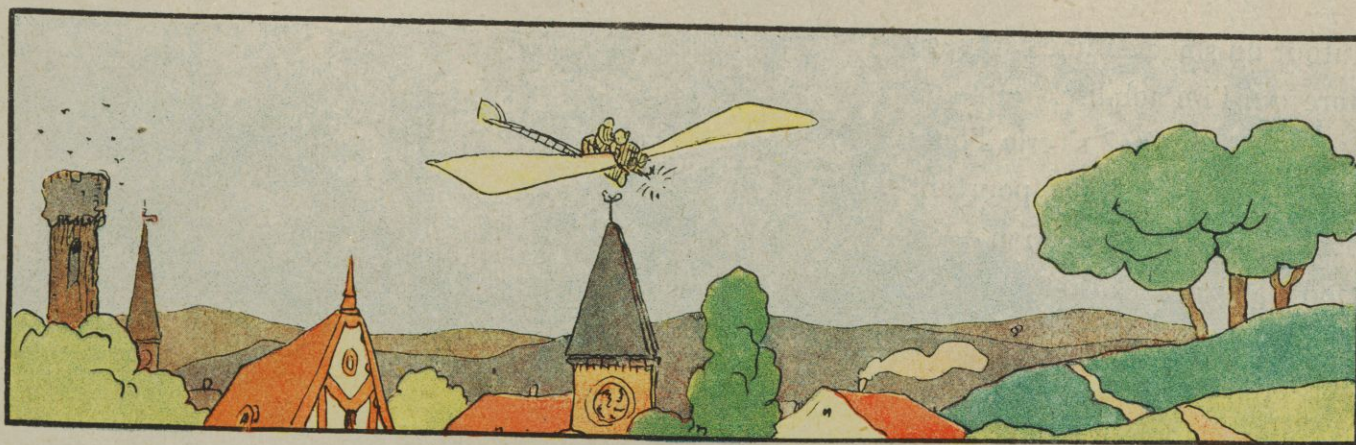
— Voilà mon affaire! déclare Martin, triomphant, en s'emparant du marteau tutélaire et en le brandissant. A moi, la poigne du démolisseur!

Et v'lan! Il assène un violent coup de marteau sur la tête de plâtre de son ami Jocko, et la carapace plâtreuse vole en éclats, délivrant le visage du chimpanzé... Encore quelques coups de marteau, et voilà tout le plâtre réduit en miettes. Le singe sort de là plus alerte et plus agile que jamais, remercie chaleureusement son ami en admirant la force de ses muscles, mais en s'étonnant de lui voir le museau si long.

— Tu as presque l'air d'un tapir, maintenant! s'égaie-t-il. Te voilà devenu un ours à trompe!

— En route! répond simplement notre ours à trompe d'un air bonhomme.

Et nos deux voyageurs reprennent leur chemin et s'en vont à de nouvelles aventures, sans les redouter, car Jocko se sait assez de ruse et d'adresse pour triompher de toutes les difficultés et pour mettre en œuvre la force musculaire de l'ours, capable de surmonter bien des obstacles!

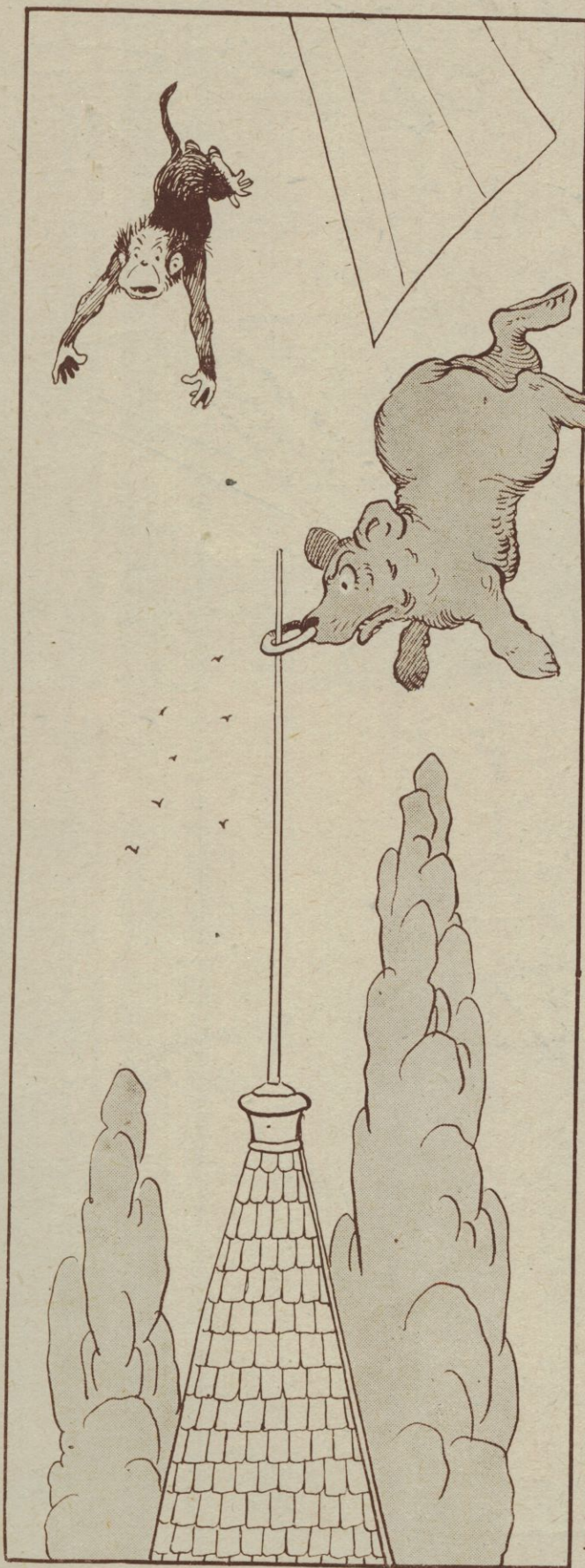








Nos deux animaux ne tardèrent pas à parvenir aux premières maisons d'un



sur une corde tendue entre deux  
chaient des pièces de linge qu'on  
laver. Mais ce qui, parmi elles,  
tout l'attention de Jocko, ce  
quette et un pantalon devant  
s'arrêta, pensif.

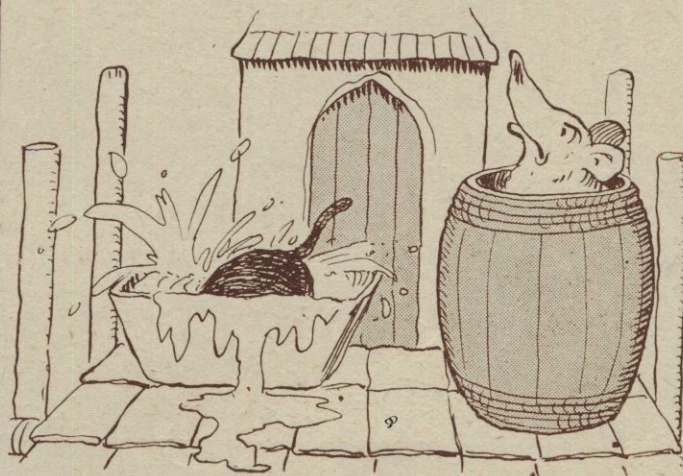
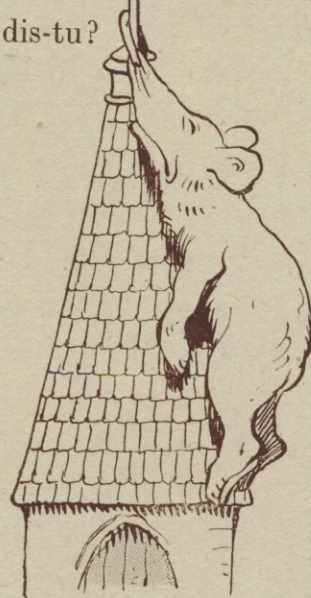
— J'ai bien envie de m'offrir  
plet ! dit-il en se tournant vers  
vêtements d'homme vont très  
genre de beauté. Qu'en dis-tu ?

— Je dis, répondit  
l'ours, que tu aurais  
bien tort de te gêner,  
si le cœur t'en dit ! Il  
n'y a pas un chat aux  
environs. Par consé-  
quent, tu peux te  
déguiser en toute sécu-  
rité !

Et voilà le singe  
qui, prestement, en un  
tour de main, enfila  
jaquette et pantalon. Un vieux chapeau de  
paille et un bâton taillé en forme de canne, qui  
gisaient au pied d'un arbre complétèrent le  
costume. Et Jocko, le chapeau sur le coin de  
l'oreille, se mit à faire une série de grimaces si

village. Là,  
arbres, sé-  
venait de  
attira sur-  
tout une ja-  
lesquels il

un com-  
Martin. Les  
bien à mon







désopilantes que son camarade se mit à rire à gorge déployée.

— L'élégance est une très belle chose ! déclara enfin le chimpanzé redevenu sérieux. Mais manger est une chose de première nécessité

quand on a faim. Et mon estomac sonne l'heure du déjeuner depuis longtemps. Il s'agit, ami Martin, de nous procurer des vivres !



Et les voilà, furetant à droite et à gauche autour du village, en quête d'un substantiel repas qu'ils commençaient à désespérer de rencontrer, lorsque le hasard les conduisit, au bord d'un enclos, devant des ruches d'abeilles.



— Halte là ! s'écria Martin en se passant une langue gourmande sur les lèvres. Voilà mon affaire ! Le miel est



un mets divin... Je vais m'en offrir une tranche !

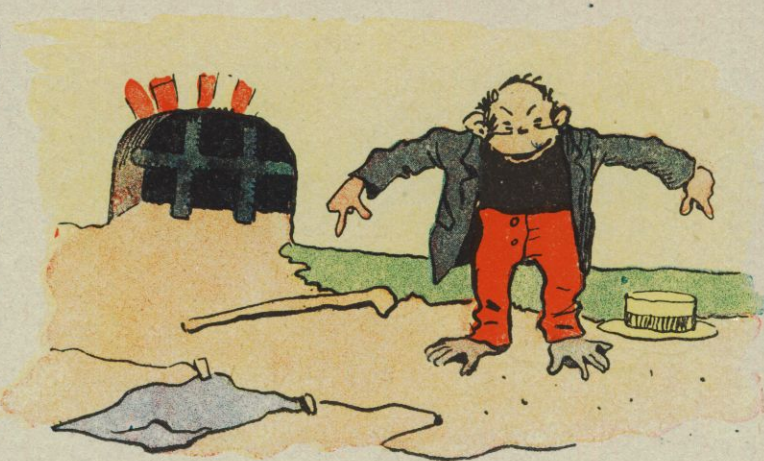
On sait, en effet, que les ours en général sont friands du produit confectionné par les abeilles et notre ours brun ne faisait pas exception à la règle !

Le voilà donc qui s'élance brutalement sur





une ruche, la saisit dans ses grosses pattes velues et s'enfonça la tête jusqu'au fond ! Je laisse à imaginer quel tumulte et quelle colère folle cette brusque intrusion provoqua parmi les abeilles ! Elles sortirent de la ruche en bourdonnant de fureur et se jetèrent sur les deux compagnons pour venger leur rancune ! L'épaisse fourrure de l'ours, cependant, lui servait de cuirasse contre les aiguillons de l'essaim irrité.



D'ailleurs, la ruche qui le coiffait tandis qu'il dévorait le miel lui faisait un casque de paille, qui le préservait aussi des piqûres. Alors, ce fut contre le pauvre Jocko, simple spectateur de cette scène, que se tourna la colère des abeilles. Elles se ruèrent sur lui avec rage, en sonnant la charge de leurs bourdonnements. Devant cette attaque imprévue et acharnée, l'infortuné singe essaya de se défendre en chassant l'ennemi à coups de pied et à coups de poing. Mais la savate et la boxe n'ont aucun effet sur les insectes ailés. Et les aiguillons acérés des abeilles guerrières n'en pénétraient pas moins dans la peau de Jocko, qui finit par se rouler par terre, puis par se dérober par la fuite à l'assaut de ses adversaires. Mais l'essaim s'acharna à sa poursuite et, affolé, le malheureux singe ne trouva rien de mieux pour échapper à la fureur de ses ennemies, que d'aller faire le plongeon dans un baquet de blanchisseuse qu'il rencontra dans sa fuite.

Malheureusement, l'eau qui remplissait le baquet était pleine du bleu dont on se sert pour le nettoyage du linge et, lorsque Jocko sortit de sa cuve, il ruisselait d'eau d'azur.

Martin qui l'avait rejoint, le museau encore tout barbouillé de miel, se mit à rire en apercevant les boursouflures que les piqûres des abeilles avaient laissées sur son visage et sur sa tête. Jocko goûta peu cette gaieté. Il en voulait à son gros compagnon d'avoir, par sa brutale attaque des ruches, été la cause des maux dont lui, Jocko, souffrait encore. Et il le lui reprocha en termes acerbes.

— Gros plein de miel, lui dit-il, tu n'as même pas réfléchi qu'avec ta brutalité, tu pouvais me faire tuer par ces terribles abeilles !







— Allons, allons ! Ne te fâche pas ! répondit l'ours. Tu n'es pas encore mort, ami Jocko... Voici là-bas, près de cette barrière, un petit seau rempli d'eau avec une éponge qui trempe... Viens par ici, mon brave ! Un peu d'eau claire sur tes blessures te fera beaucoup de bien.



Et voilà notre ours qui, se souvenant des soins que lui a prodigués son ami quand il avait les yeux brûlés de poivre, lui rend la pareille en lavant les enflures causées à Jocko par les dards des abeilles.

Ce petit bain rafraîchit et soulagea le singe qui, reconnaissant, oubliâ sa rancune et serra la patte de Martin.

Puis, comme la nuit tombait, nos voyageurs gagnèrent les bois qu'on apercevait à l'horizon, dessinant leur silhouette noire sous les rayons de la lune qui venait de se lever dans le ciel pur. L'intention de nos deux amis était de chercher un gîte dans la forêt... Ils en trouvèrent un facilement, dans le creux d'un arbre, et tandis que Martin ronflait déjà, Jocko, qui avait diné de quelques fruits sauvages, s'endormit aussi.

Le lendemain matin, comme ils avaient quitté le bois, et longeaient le mur qui entourait une ferme isolée, ils aperçurent deux hommes de mauvaise mine en train de cambrioler la ferme, car l'un d'eux passait à l'autre par-dessus l'appui d'une fenêtre une valise où ils





avaient entassé le produit de leur vol, c'est-à-dire l'argent et les bijoux qu'ils avaient pu rafler dans la maison.

— Attention ! souffla Jocko à l'oreille de l'ours. Pas de bruit... Et ne perdons pas de vue ces chevaliers du rossignol et de la pince-monseigneur. Ils ont profité de l'absence des fermiers, occupés aux travaux des champs, pour dévaliser la ferme. Mais rira bien qui rira le dernier ! Suivons-les sans nous faire voir !

Et, tout en se dissimulant dans les replis de terrain,

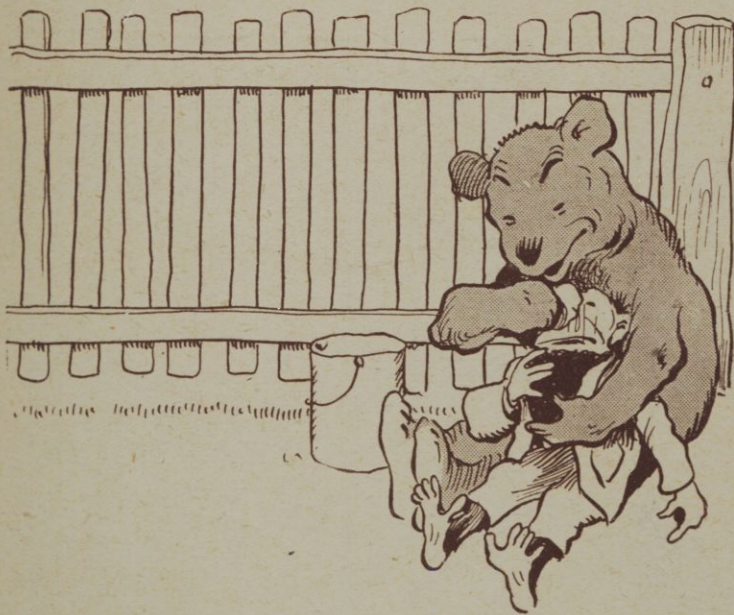
Jocko et Mar-

tin suivirent les deux cambrioleurs qui étaient sortis avec mille précautions des bâtiments de la ferme. Ils les virent se diriger à pas de loup, l'œil et l'oreille aux aguets, vers le tronc d'un chêne mort de vieillesse, dont on avait abattu toute la partie supérieure : de sorte que ce tronc, percé d'un énorme trou à sa partie supérieure et à sa partie inférieure et entièrement creux, avait l'air d'un gigantesque porte-allumettes dressé vers le ciel.

Les deux vauriens cachèrent soigneusement leur précieuse valise dans l'intérieur du tronc vide, puis ils s'esquivèrent avec l'intention de venir la rechercher. Pendant ce temps, que devenaient Jocko et Martin ? Ils étaient en observation devant une trouvaille qu'ils venaient de







faire à la lisière du bois : une ceinture pleine de cartouches et une boîte d'allumettes que quelque chasseur avait sans doute perdues là.

— C'est la Providence qui met tout cela sur notre chemin, mon vieux plantigrade ! déclara Jocko en frappant sur l'épaule de l'ours.



— Comment cela ? fit celui-ci sans comprendre.

— Tu vas voir ! exclama le singe qui avait son idée.

Et, s'emparant des cartouches et de la boîte d'allumettes, il courut au tronc d'arbre où il avait vu les cambrioleurs cacher leur valise. Il avait aussi remarqué que le vieil arbre vermoulu était légèrement incliné dans la direction du mur de la ferme, dont il recelait les bijoux et l'argent dans







ses flancs creux. Le singe vida toute la poudre des cartouches dans le tronc du chêne et alluma une allumette.

— Qu'est-ce que tu fais donc là, mon vieux Jocko? demanda, ébahi, l'ours qui le regardait faire sans comprendre.

— Je rends à César ce qui appartient à César! répondit le chimpanzé en faisant signe à son camarade de s'écarter.

Et lui-même, allongé sur le ventre, approcha l'allumette enflammée du creux inférieur du tronc, où il avait entassé la poudre.

Boum! Tataboum! Pif! Paf! Une formidable explosion fit trembler la terre et le tronc, faisant canon, lança dans les airs, au milieu d'un jet de flammes et d'un tourbillon de fumée, la valise-projectile qu'il contenait, tandis que les animaux et les oiseaux des bois, épouvantés par cette violente déflagration de poudre, s'enfuyaient de toutes parts, dans un indicible affolement.

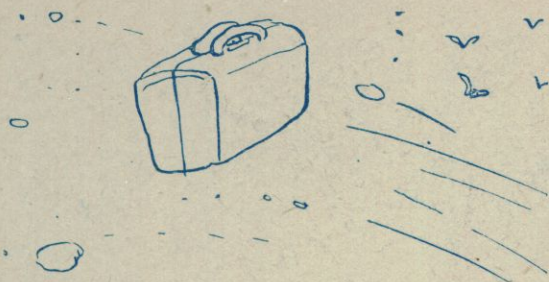
Lancée dans l'espace, comme un obus, la valise,











passant par-dessus les arbres, s'en alla effarer les hirondelles qui volaient au-dessus du bois, et, décrivant sa trajectoire par-dessus le mur de la ferme, vint s'accrocher solidement par une de ses poignées, à la petite flèche de fer qui surmontait le pignon du bâtiment d'habitation.

Justement, les fermiers venaient de rentrer et de s'apercevoir du vol dont ils avaient été victimes.

Et la fermière, désolée, causait avec son mari dans la cour de la ferme, lui disait d'aller tout de suite prévenir la gendarmerie.

— Quel malheur ! se lamentait la brave femme. Toutes nos économies ! Tous mes bijoux disparus, pillés... Où les retrouver, maintenant ?

Mais, ô prodige ! A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que, dans son tablier, tombe une pluie de bijoux et d'argent !...

C'est la valise qui, accrochée là-haut au-dessus de

sa tête, à sa flèche de fer, s'est ouverte toute grande et restituée

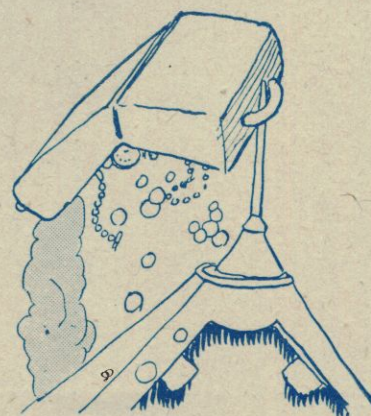
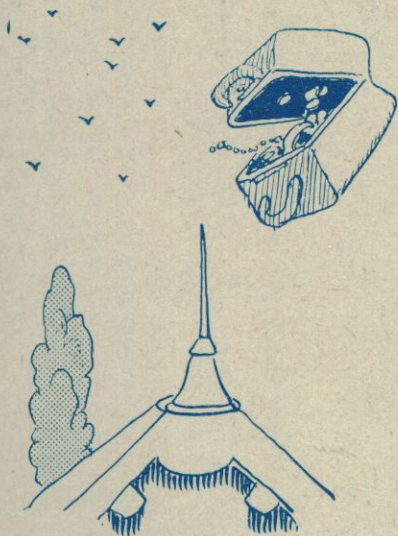
à l'excellente fermière tout ce que les cambrioleurs lui avaient dérobé.

Je laisse à imaginer quelle fut la stupeur puis la joie des deux époux en recueillant cette averse de monnaie et de joaillerie qui leur tombait du ciel !

Cependant, Jocko, qui avait eu beaucoup trop chaud à la flamme vomie par le chêne-canon s'était dépouillé vivement de ses habits d'emprunt et avait repris sa route avec son inséparable Martin.

Tout en cheminant, il rêvait au passé et le souvenir de Tirko, le chien-savant qui avait été son compagnon d'esclavage pendant son séjour chez les saltimbanques, hantait sa mémoire. Et il regrettait son absence !

— S'il était avec nous, pensait-il, il nous serait d'une grande utilité. Il avait de l'intelligence, de l'adresse, un flair très subtil. Je voudrais bien le revoir ! C'était un bon ami !

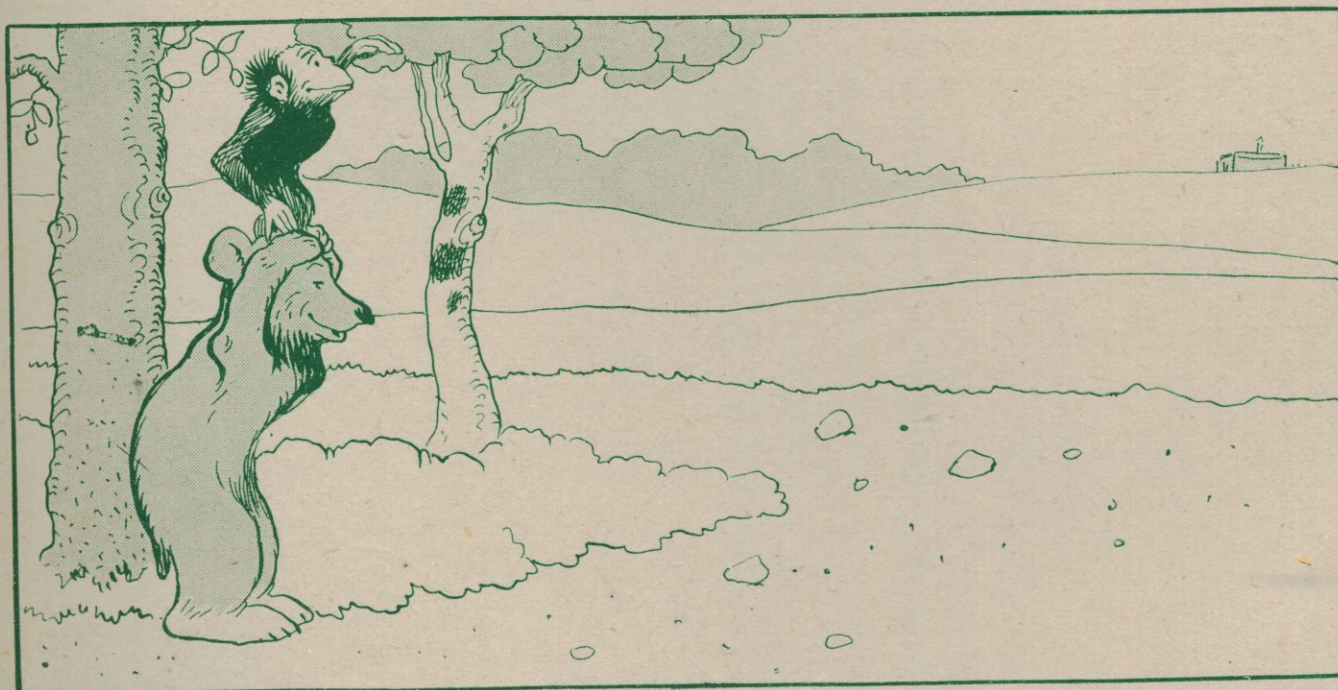






Or, un matin, comme nos voyageurs longeaient une vaste plaine, Jocko, grimpé sur les épaules de Martin pour découvrir le pays, poussa un grand cri de surprise.

Là-bas, à l'horizon, dans un pli de terrain, il venait d'apercevoir et de reconnaître la roulotte de la famille Stanislas.



Jocko s'empressa de sauter à terre en faisant part à son camarade l'ours de sa découverte et il l'entraîna vers le point de l'horizon où il avait aperçu la roulotte en s'écriant :

— Viens, ami, viens ! Nous allons revoir Tirko et le décider à venir avec nous !



## CHAPITRE IV

Délivrance de Tirko. — Mésaventures d'un caniche à roulettes. Association à trois. Le bissac. — Martin s'enivre. — Le ballon rouge. — La bougie étoile. — L'ours fumeur.



Chemin faisant, près d'un arbre, ils découvrirent un chien en carton, monté sur roulettes, abandonné là par quelque enfant du village voisin.

— Tiens ! Il ressemble à Tirko ! s'écria le singe en l'apercevant. Emmenons-le. J'ai une idée. Et, remorquant le jouet derrière eux, ils gagnèrent enfin la roulotte.

C'était bien celle des Stanislas : notre chimpanzé ne s'était pas trompé. La preuve, c'est qu'ils trouvèrent l'excellent Tirko enchaîné, rêvant, devant une assiette vide, à la chance des chiens qui étaient bien nourris. Sa joie fut vive en apercevant devant lui ses anciens amis, ce singe et cet ours qui avaient partagé autrefois sa servitude.

— Vous, mes chers amis ! s'écria-t-il. Comment, vous voilà revenus !... Mais que venez-vous faire ici ?... Fuyez... Si le patron Stanislas vous apercevait, il remettrait la main sur vous et...

— Nous ne partirons pas sans toi, répondit Jocko. Nous sommes revenus pour te délivrer.







Et, ce disant, le voilà qui détacha tout simplement le collier de Tirko... Le chien était libre. A sa place, notre facétieux chimpanzé attacha le chien en carton qu'il traînait derrière lui. Et, ni vu, ni connu, voilà nos trois animaux, Tirko en tête, qui prennent la poudre d'escampette et gagnent les champs.

Rien ne peut donner une idée de la stupeur de la famille Stanislas, père, mère et fils, lorsque, sortant de

la roulotte, ils aperçurent, au bout de la chaîne où ils croyaient trouver leur chien, un caniche à roulettes, un article à dix-neuf sous !

Stanislas ouvrait des yeux larges comme des soucoupes, M<sup>me</sup> Stanislas poussait des exclamations de surprise. Quant au jeune Stanislas, il avait la bouche si largement ouverte qu'on aurait pu y enfourner tout un panier de petits pains.

— Non ! ça c'est trop fort ! finit par s'écrier le tzigane avec colère. C'est une plaisanterie, une sinistre plaisanterie. Non content de nous voler notre chien, le seul animal qui constituait notre ménagerie, on se moque encore de nous par-dessus le marché... en nous laissant cet affreux roquet en carton !

Et, d'un violent coup de son pied botté, il envoya le jouet voir ailleurs s'il





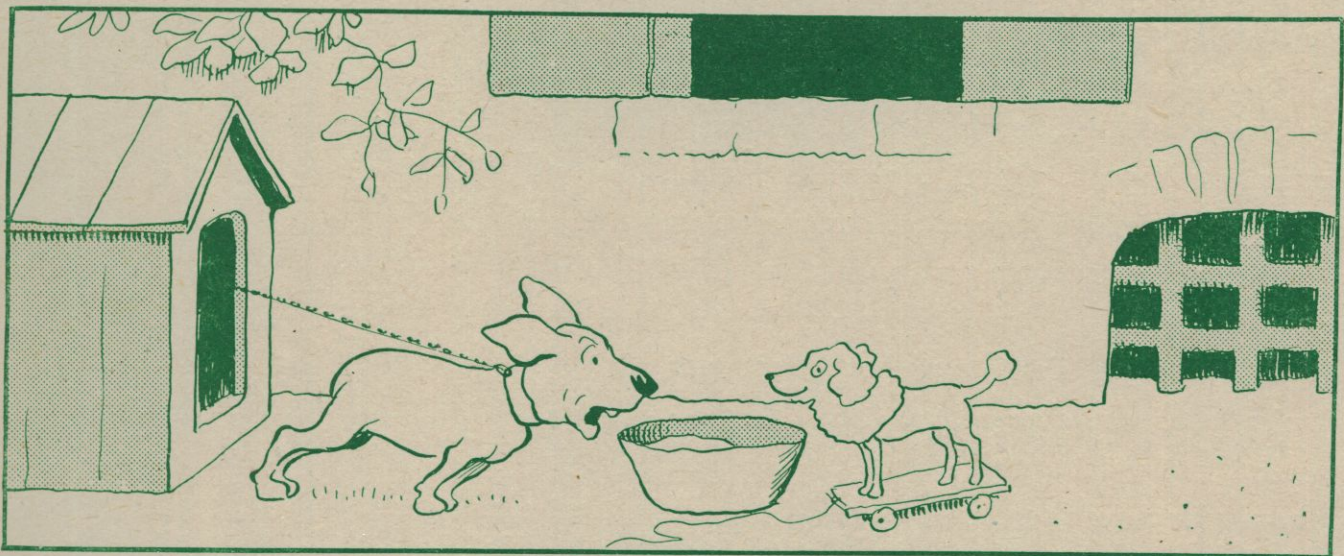


trouverait un maître plus hospitalier.

Le caniche à dix-neuf sous monta haut, car le coup de pied avait été donné avec une vigueur peu commune, passa par-dessus un mur voisin et alla retomber dans la cour d'une maison, en face d'un

véritable chien, en chair et en os, qui était enchaîné à une niche et qui demeura effaré en apercevant ce jeune congénère immobile devant lui, les quatre pattes sur une planchette.

Le brave chien n'avait encore jamais vu de collègue aussi muet et aussi immobile.



— Dis donc quelque chose ! lui criait-il exaspéré. On dit bonjour au monde, au moins, quand on arrive quelque part. On est poli !







Nos trois amis constatent avec joie que le sac est plein de victuailles.

Mais le caniche de carton n'était pas poli probablement, car il ne répondit rien ! Et pour cause !

Que devenaient cependant Tirko, Jocko et Martin ?

Ils avaient, à toute vitesse, gagné le bois voisin pour se soustraire à toute poursuite d'abord et ensuite pour tâcher d'y trouver les éléments d'un déjeuner substantiel.

Ils se sentaient maintenant unis par une indissoluble amitié. Dans l'association où déjà Jocko représentait l'intelligente astuce, et Martin la force brutale, Tirko allait apporter son courage, son flair et sa fidélité ! Chacune de ses qualités se complétait par l'autre.

Et Jocko se frotta les mains avec joie... surtout quand il aperçut, au-dessous d'une levée de terre au bord de laquelle les trois amis venaient d'arriver, un bissac pendu à une branche d'arbre. Le goulot d'une bouteille qui sortait du bissac semblait indiquer qu'il était gonflé de provisions de bouche. Quelque carrier ou quelque chasseur matinal avait dû l'accrocher là pour venir le rechercher à l'heure où la faim se ferait sentir.

— Il ne le retrouvera pas ! déclara Jocko qui avait son plan.

— Non, non, il ne le retrouvera pas ! répétèrent en chœur l'ours et le caniche.

Aussitôt fait que dit. Bientôt, un cordon d'animaux descend vers le sac convoité : accroupi au sommet du terre-plein, Martin tient Jocko par la queue ; Jocko, par la queue, tient Tirko dont la mâchoire atteint le cordon du bissac. Il le saisit entre ses dents ; toute la grappe animale remonte et le tour est joué.





— Vous voyez, mes chers amis, dit alors le singe à ses deux compagnons attentifs, ce que peut l'union de trois animaux comme nous !... A nous le monde, mes enfants !

Et maintenant, à table, braves gens ! Dégustons ce succulent repas que nous devons à notre ingéniosité !

Et les voilà assis autour des provisions qu'ils ont étalées sur l'herbe... Mais, pendant que Jocko et Tirko ne s'occupent qu'à savourer pain, saucisson, viande froide, Martin donne de fré-

quentes accolades à la bouteille et la vide presque tout entière. Plus il boit de vin et plus il a soif ! Et bientôt, quand il veut se lever, il titube, il ouvre de gros yeux stupides et chancelle en marchant. Il est ivre et manque de tomber à chaque pas.

Ses deux compagnons, stupéfaits et contrariés, le regardent s'éloigner en se dandinant, avec des gestes ridicules d'ours qui n'a plus sa tête à lui !

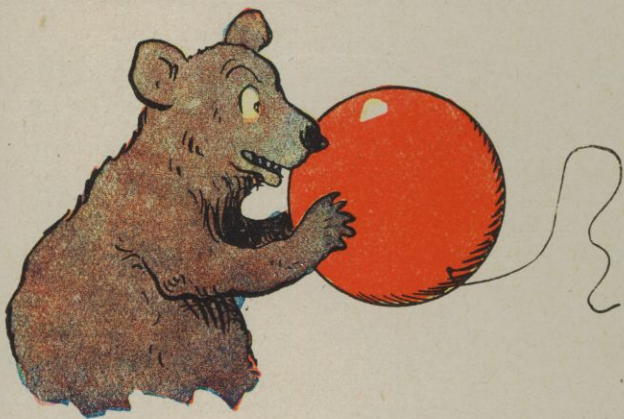
Il s'engage dans un chemin qui conduit au village le plus proche, sans plus se soucier de ses amis que s'ils n'avaient jamais existé, car il ne sait plus ce qu'il fait ni où il va ! En atteignant la première maison du village, il aperçoit devant lui un ballon rouge qu'un enfant tient au bout d'une ficelle.



— Tiens, s'écrie-t-il dans son ivresse, trompé par la couleur du ballon, voilà une bouteille toute ronde qui doit contenir du vin !... J'ai justement très soif...







Et allongeant les pattes de devant, il saisit le ballon que l'enfant terrifié par cet ours, apparu soudain, lui abandonne volontiers pour aller se réfugier dans les bras de sa mère. La mère, qui a vu l'ours, elle aussi, se met à jeter des cris.

Mais ces clameurs ne troublent pas notre Martin, qui tourne et retourne le ballon rouge dans ses grosses pattes velues, en s'étonnant de ne pas trouver d'ouverture à cette étrange bouteille.

Il finit par y enfoncer une de ses griffes; naturellement, le ballon lui éclate au nez...

— Qu'est-ce que c'est que ça? grogne-t-il ahuri. En voilà une vilaine plaisanterie !... Une bouteille à explosion ! Et il tourne les talons, sans s'expliquer le phénomène pendant que le chien de la maison lui aboie furieusement aux trousses, sans oser trop s'approcher pourtant, et que l'enfant pleure son ballon crevé !

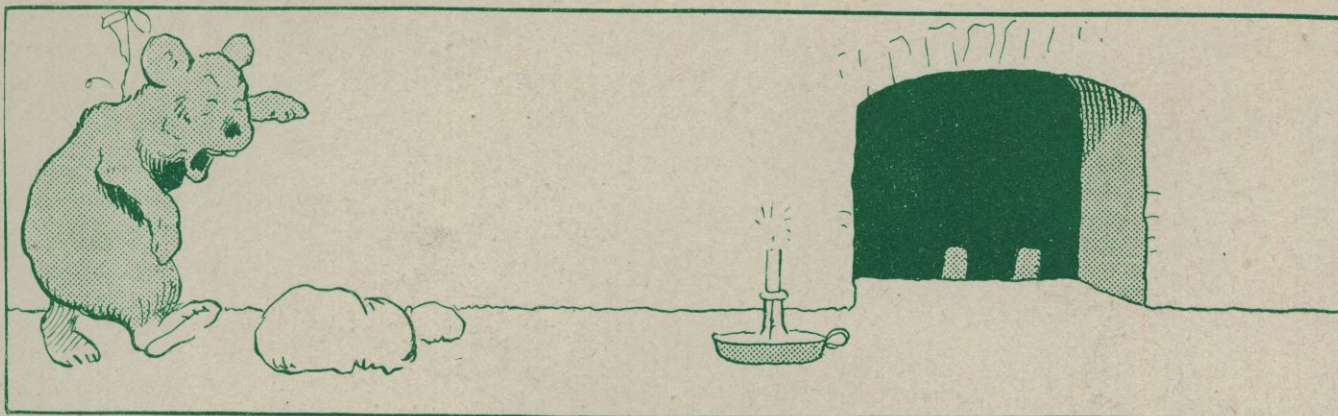
Martin continue sa course chancelante, en butant contre les arbres et en proférant des grognements avinés... Pour un peu, il chanterait la chansonnette...

— Tiens ! s'écrie-t-il tout à coup, qu'est-ce que j'aperçois là-bas ? Une étoile en plein midi ! Une étoile tombée du ciel sur la route ! Ça, c'est trop fort ! Comme elle brille !... Allons voir un peu de près cet astre décroché de la voûte céleste !

Or, ce qu'il prend pour une étoile, c'est tout simplement, dans un bougeoir, une bougie allu-

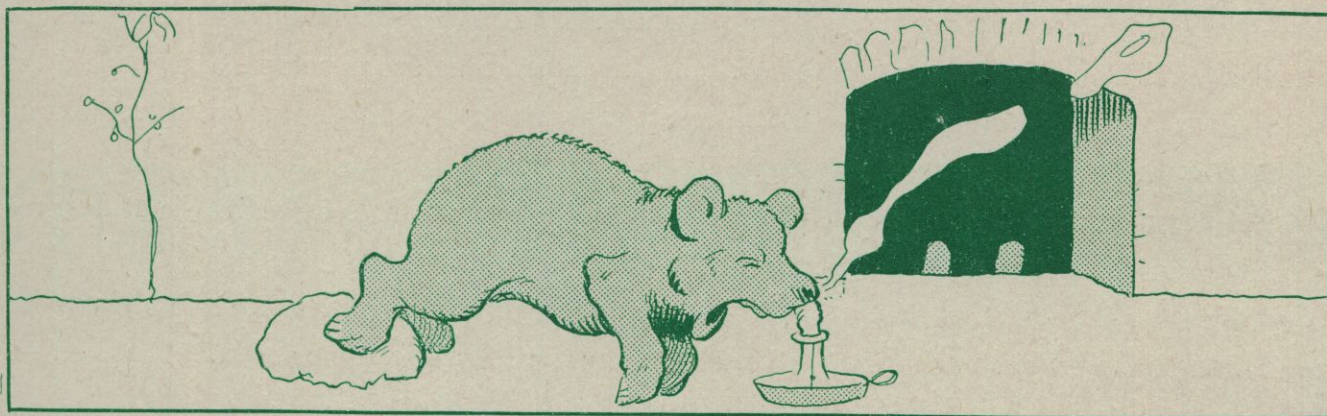






mée qu'on a placée près du soupirail d'une cave où on se prépare à descendre. Mais ne perdons pas de vue que notre plantigrade est ivre et capable de prendre, dans son ébriété, la tour Eiffel pour un chandelier et le soleil pour un fond de casserole astiquée...

Il approche donc de la prétendue étoile, sans voir une grosse pierre qui se trouve entre lui et la bougie... Et patatra ! sautant sur l'obstacle, il tombe en avant, de toute sa masse, le nez en plein sur la flamme de la bougie.



— Aïe ! aïe ! gémit-il en se relevant, le nez incendié. Ah ! ces étoiles ! Ce qu'elles brûlent !

La bougie lui est restée collée au museau. La cire chaude le brûle davantage encore. Et quand, en secouant la tête, il peut enfin se débarrasser de la bougie, une grosse plaque de suif lui reste sur le nez et le fait loucher de surprise.

Cependant le museau lui cuit douloureusement... Et d'instinct, il se dirige vers une mare voisine pour y bassiner ses narines incendiées.

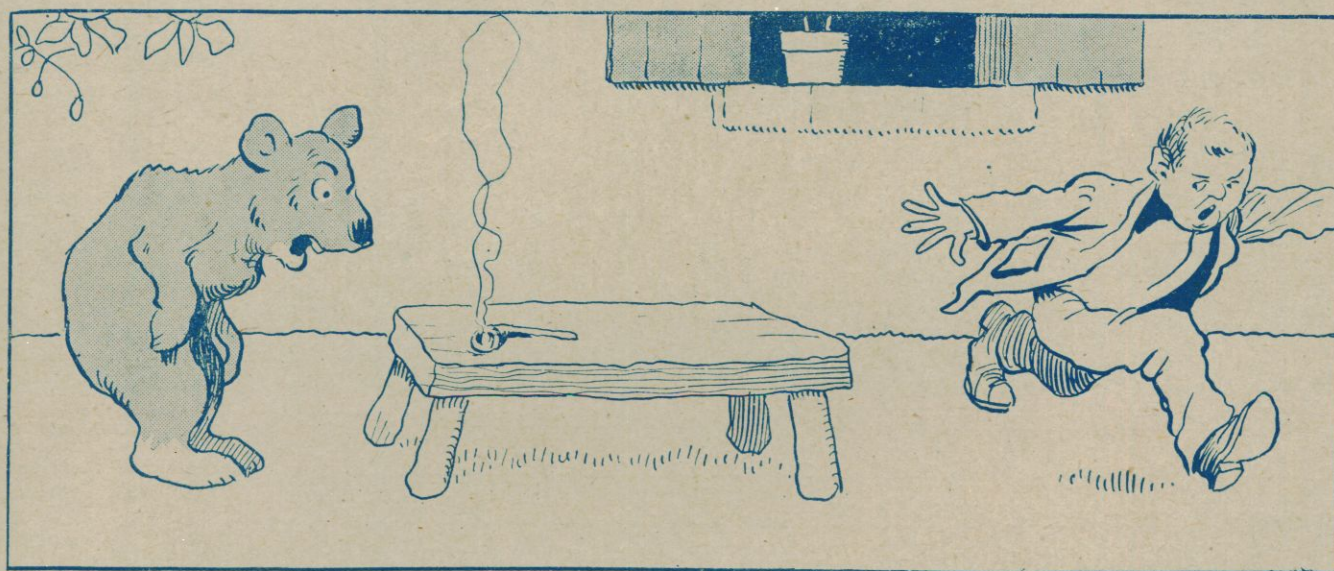






Il plonge son museau dans l'eau dont la fraîcheur calme ses cuissons.

Un brave habitant de la localité se reposait tranquillement sur un banc, en face de sa maison, en fumant une bonne pipe, lorsque, tout à coup, il voit venir à lui un ours!... Ce genre de quadrupède était plutôt rare dans ce village! Aussi notre villageois n'attendit-il pas que l'ours vint le



regarder sous le nez... Il détale à toutes jambes, abandonnant sa pipe allumée sur le banc...

Notre ours s'en approche et la regarde avec étonnement, puis il s'en empare, et, par esprit d'imitation, il place le tuyau dans sa gueule et se met à tirer des bouffées de fumée.

— Mais c'est très bon, délices; voilà la première trouve cela très agréable.

Hélas! Il ne savait pas que le tabac allait se terminer par nombre!



le tabac! ricane Martin avec fois que j'en goûte! Et je

que ce premier essai du une série de péripéties sans



## CHAPITRE V

Martin continue. — Un feu d'artifice compromis. — Le chat et la fusée.  
M. Beaunavet. — Martin jongle avec une niche. — Le bain. — La carpe.  
Le cordon de saucisses.



Tout en fumant ainsi sa pipe, Martin s'était avancé jusque sur la place du village où, le lendemain, à l'occasion du 14 Juillet, devait se tirer un feu d'artifice. Et déjà, en prévision de cet événement sensationnel, on avait disposé quelques fusées et, parmi elles, un magnifique soleil qui devait produire un effet grandiose.









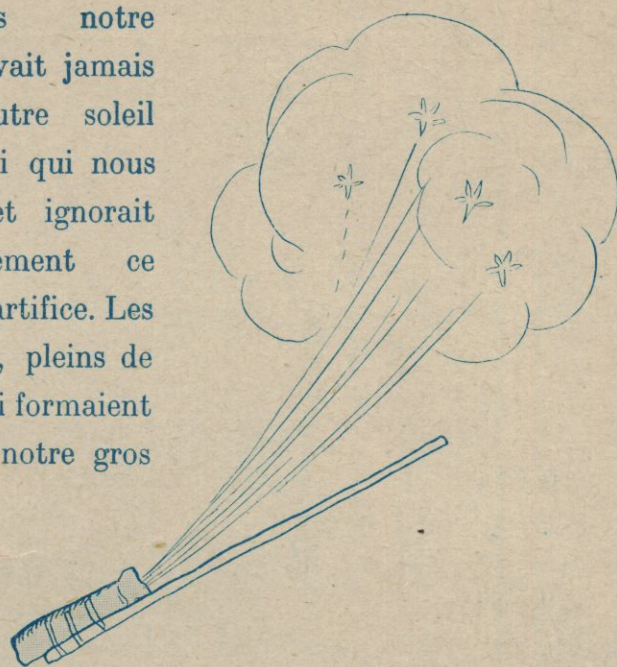


Mais notre  
ours n'avait jamais  
vu d'autre soleil  
que celui qui nous  
éclaire et ignorait  
complètement ce

que c'était qu'un feu d'artifice. Les  
petits tubes de carton, pleins de  
matières explosibles, qui formaient  
le contour du soleil, notre gros  
ignorant les prit pour

un cordon de saucisses et s'en vint les flairer de  
très près, l'imprudent, la pipe aux lèvres !

La pipe mit le feu à la mèche d'un des  
tubes...

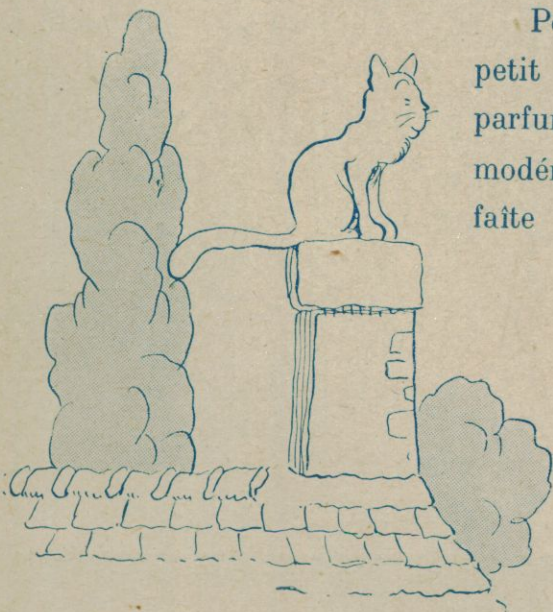


Et pif ! paf ! poum !... le soleil de fil de fer et de carton se changea en un soleil de feu qui se  
mit à tourner vertigineusement dans une pluie d'étoiles vertes, bleues et rouges, au milieu des  
détonations de la poudre et d'un déluge d'étincelles multicolores !

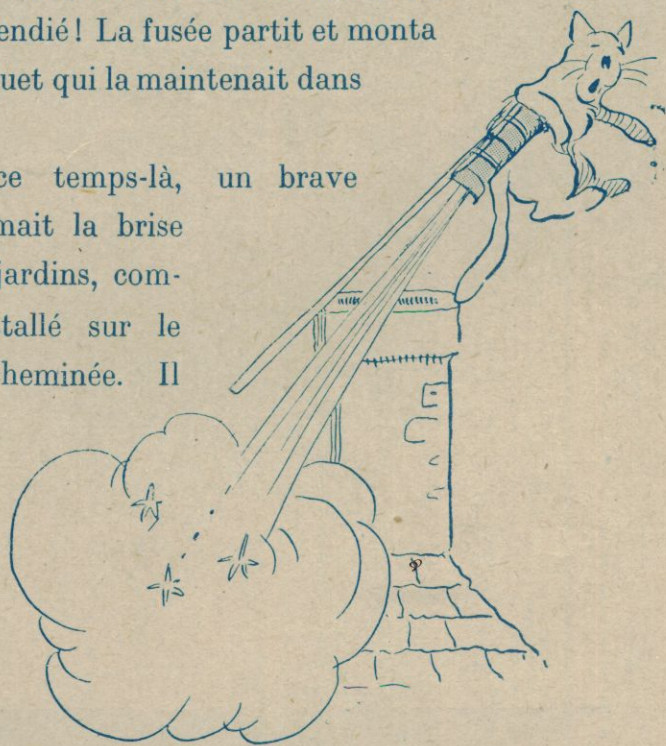
Il faut renoncer à dépeindre l'ébahissement des villageois en voyant leur plus belle pièce  
d'artifice partir ainsi et l'affolement de tous les bestiaux qui passaient sur la route !

Ce fut un sauve-qui-peut général, au milieu duquel Martin, épouvanté, donnait lui-même  
l'exemple de la fuite, croyant à quelque sortilège !

Une étincelle, échappée de cette averse de feu, tomba sur une chandelle  
romaine-fusée, fichée en terre près du soleil incendié ! La fusée partit et monta  
dans l'air avec sa cartouche de carton et le piquet qui la maintenait dans  
le sol.



Pendant ce temps-là, un brave  
petit chat humait la brise  
parfumée des jardins, com-  
modément installé sur le  
faîte d'une cheminée. Il







somnolait doucement en rêvant à de magnifiques chasses aux souris lorsque brutalement, une violente secousse l'arracha à son rêve et à sa cheminée, en le précipitant dans l'espace comme une simple balle élastique !

Fatalité ! C'était la chandelle romaine qui lui arrivait dans le dos, en lançant toujours ses feux écarlates, verts et bleus et ses étoiles filantes ! En sorte que Monsieur Minet fut projeté dans le vide au milieu d'un feu d'artifice !

Mais notre félin se moquait bien du feu d'artifice, des chandelles romaines et des étoiles filantes ! Ce qui le contrariait, au milieu de tout cela, c'est qu'il tombait... Comment allait-il tomber ? Il s'agissait de retomber sur ses pattes, voilà tout !

Alors, il esquaissa des changements de position dans les airs, fit des rétablissements dans le vide et finalement...



Finalement, passait en ce moment un peintre en bâtiment, avec son échelle horizontalement en équilibre sur ses épaules, et son pot de peinture accroché à l'une des extrémités de son échelle.

Et tout à coup, patapoum ! Le chat s'abattit sur l'autre bout de l'échelle. L'équilibre rompu par ce surcroît de poids tombé du ciel, l'échelle bascula avec violence autour du cou du peintre et le pot de peinture lancé à son tour avec violence en l'air, traversa l'espace comme un obus et disparut par-dessus le mur d'une propriété voisine.

C'était précisément la propriété de M. Beaunavet, brave rentier, ancien maire, qui, pour le moment, assis à l'ombre d'un arbre, dans son jardin, savourait un grog en lisant son journal...

Malheureux Beaunavet ! Infortunée victime du hasard !



Au moment même où il palpitait en lisant dans sa gazette, le récit du vol d'un porc par des cambrioleurs masqués, vlan ! une avalanche de peinture du rouge le plus vif s'abat sur sa respectable tête, lui coule sur le visage, l'inonde des pieds à la tête d'une averse de vermillon !

C'est le pot, le fameux pot de peinture-projectile qui, retombé sur l'arbre qui abrite M. Beaunavet, se vide de tout son contenu sur lui !

Et, sous sa couche de peinture écarlate, ce n'était déjà plus un Beaunavet !

C'est une belle carotte !

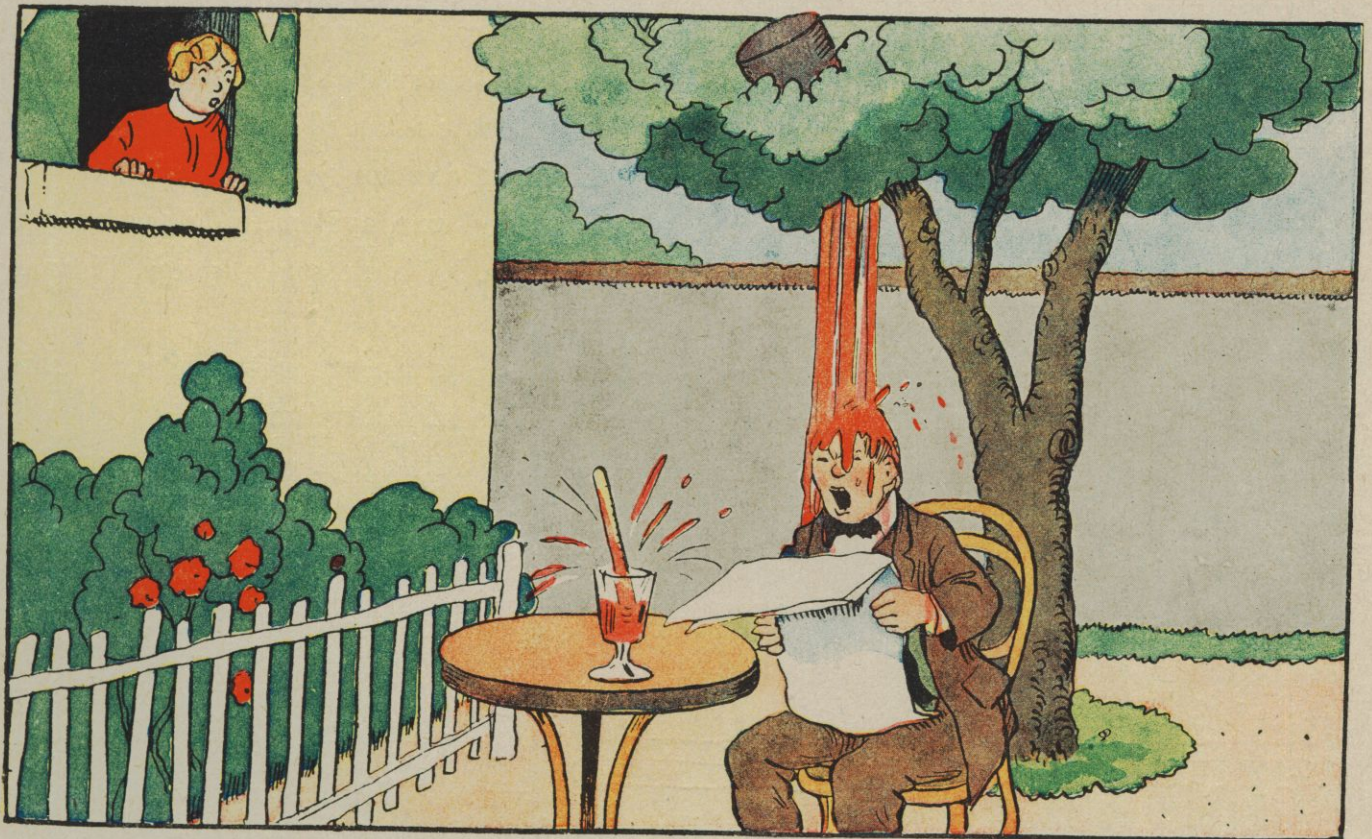
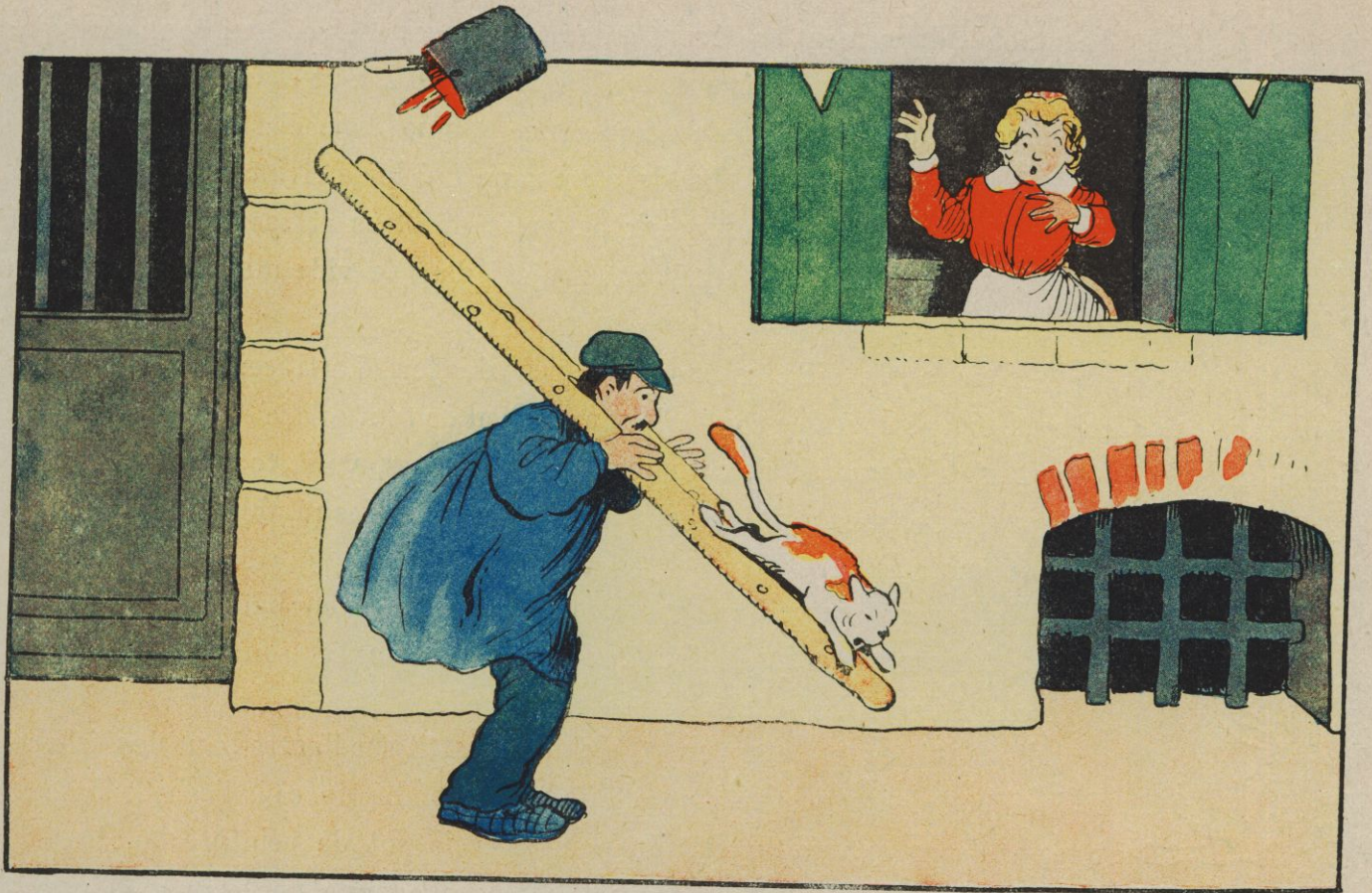
Le grog lui-même, l'inoffensif grog, qui a reçu dans son liquide doré la visite du pinceau échappé du pot, n'est plus qu'un affreux mélange de carmin et d'eau-de-vie. Horreur !



Tels furent les multiples contre-coups de la terrible imprudence d'un ours brun, qui à force de boire du vin était devenu gris, et de l'incendie d'un soleil tournant !

Cependant, l'auteur de ces méfaits







n'en continuait pas moins à poursuivre le cours de ses brillants exercices, sans plus se soucier des dommages qu'il semait que de l'ennui qu'il causait à ses amis Jocko et Tirko par son manque de tenue et ses façons avinées.

Car, disons-le tout de suite, ses deux fidèles compagnons l'avaient suivi de loin et avaient assisté avec tristesse à toutes les bévues que lui faisait commettre l'ivresse.

Ils le virent, après le beau coup du soleil, pénétrer dans un potager où son premier soin fut de poser le pied sur le vitrage d'un châssis posé sur des melons... Le vitrage fut brisé du coup, et Martin eut toutes les peines du monde à se tirer du trou qu'il y avait fait !

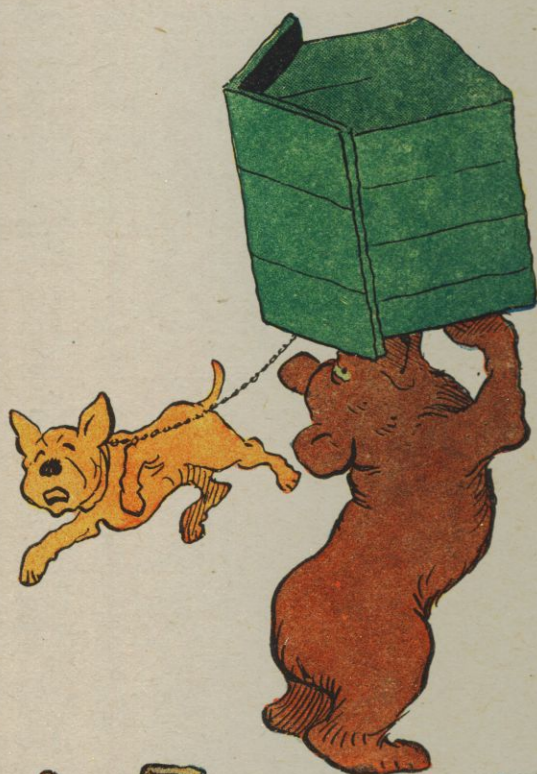


Puis le voilà qui pénètre dans une cour et, se souvenant de ses exercices de cirque, trouve délicieux de faire l'équilibriste avec la niche du chien, posant la niche sur le bout de son nez et, grâce à sa force herculéenne, soulevant aussi le chien au bout de sa chaîne.

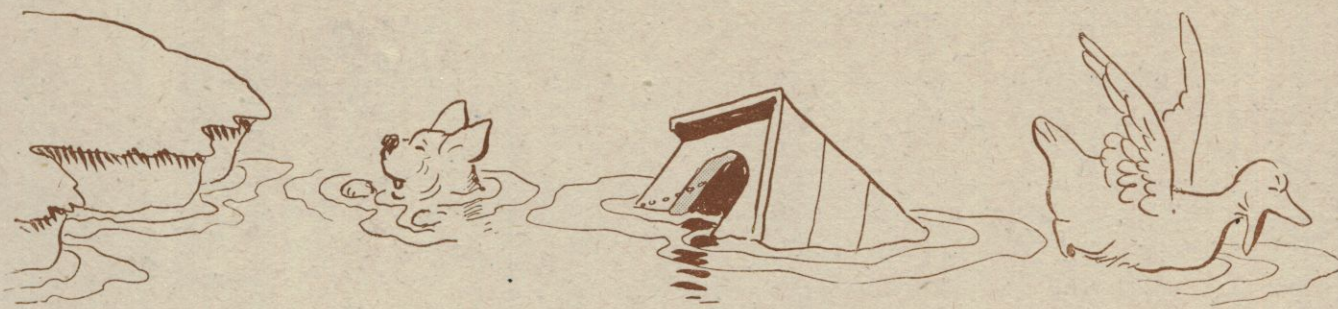
Ensuite, replaçant la niche par terre, ne s'avise-t-il pas, dans sa déraison, de vouloir y entrer ! C'est à peine s'il peut y enfoncer sa grosse tête velue... Mais, avec un entêtement d'ours ivre, il s'obstine à y faire pénétrer aussi ses épaules !

Peine perdue !

Mais il pousse si bien la niche que, tout à coup, patatra ! la terre lui manque sous les pieds.







Et ours, niche, chien, vont faire un saut en plein dans la rivière qui coule à cet endroit !

Sans plus se soucier du chien qui, heureusement, peut regagner la rive en nageant et en remorquant sa niche, maître Martin profite de cette excellente occasion pour se livrer à des ébats aquatiques et, apercevant une magnifique carpe qui passe dans l'eau transparente, il n'en fait ni une ni deux : il plonge et, d'un coup de dent, happe au passage le gros poisson !

Puis, il regagne la rive, ruisselant d'eau, sans lâcher l'imprévu résultat de sa pêche !

— Allons ! s'écrie-t-il, tout fier de sa capture, on pourra dire de moi que je suis un véritable Martin pêcheur !



Et mis en gaieté par sa facétie, il éprouve le besoin d'éclater de rire.

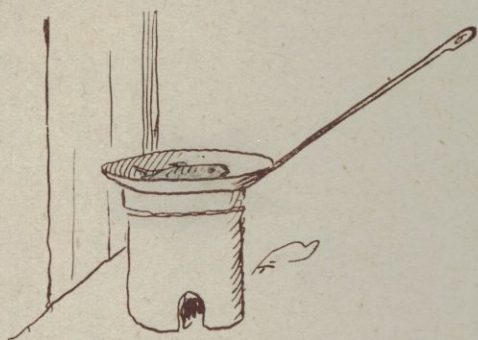
Mais, maintenant, que va-t-il faire de son poisson ? S'il était un ours blanc du Pôle Nord, il n'hésiterait pas et le dévorerait... Mais Martin est un ours brun et le poisson ne tente pas sa gourmandise...

Alors, tout en riant encore de sa plaisanterie, tant il la trouve spirituelle (il n'est pas difficile !) il emporte la carpe sous son bras et arrive devant une modeste chaumière de pauvres paysans, devant laquelle, sur un petit fourneau, en plein vent, la ménagère a posé une poêle où rissole un tout petit hareng, maigre déjeuner !

Et Martin, qui s'arrête devant la







poêle, éclate encore de rire, car l'idée d'une excellente plaisanterie à faire lui traverse la cervelle.

Mais cette fois, ne le blâmons pas trop, car la plaisanterie qu'il médite est aussi une bonne action.

Sans hésiter, délicatement, il dépose sa superbe carpe dans la poêle !

Et il s'esquive joyeusement, en voyant la ménagère, qui vient de sortir de la chaumière pour surveiller sa poêle, lever les bras au ciel en poussant un cri de joyeuse surprise : car, à la place de son petit hareng, elle vient d'apercevoir l'énorme poisson qui emplit la poêle tout entière.



Et elle bénit la Providence qui lui envoie pareille aubaine ; son mari, ses enfants, et elle-même, à la place d'un modeste déjeuner, vont faire un succulent repas !

Martin, encore en joie de l'aventure, rejoint, pendant ce temps-là, ses deux compagnons qui n'ont pas cessé de le surveiller et qu'il retrouve au coin d'une ruelle du village.

Mais l'accueil qu'il reçoit d'eux est plutôt froid et sévère. Jocko en veut à Martin d'avoir trop bu et de s'être enivré comme un homme.

— Décidément, on ne fera rien de bon de cet ours ! souffle-t-il à l'oreille de Tirko. Il est brutal, il est buveur ! Il nous fera plus de tort qu'il ne nous sera utile.

Et le caniche approuve de la tête.

Cependant, il s'agit de déjeuner. Tous les estomacs réclament... Et voici justement que nos affamés avisent, posé sur le rebord d'une fenêtre, un plat où un long cordon de saucisses s'enroule en pyramide. Excellente affaire ! Mais la fenêtre est très haute : comment atteindre jusque-là ?







Les trois associés ne sont pas embarrassés pour si peu. Jocko grimpe lestement sur la tête de l'ours, le caniche saute sur la tête du singe et parvient ainsi jusqu'aux saucisses convoitées ; il en saisit une entre ses dents... Mais, au même moment, Martin, que son bain dans la rivière a probablement enrhumé, éternue avec fracas. La colonne animale se désagrège, Jocko et Tirko perdent l'équilibre et roulent par terre. Heureusement que le chien n'a pas lâché sa saucisse... Tout le cordon vient à la suite.

Et nos animaux s'adjugent chacun une portion du butin, mais, ça n'est pas sans quelques protestations de la part du singe et du chien, car Martin se fait la part du lion en s'emparant pour lui seul de

la moitié des saucisses... Les deux autres, par rang d'ancienneté, s'arrangent de ce qui reste !

Là, encore, les parts sont inégales, Jocko ayant pris la plus grosse part pour lui, il ne reste plus qu'une saucisse pour Tirko, qui s'empresse de l'emporter.





## CHAPITRE VI

Complot contre Martin. — La trappe. — Dans le traquenard. — Encore les Stanislas.  
Au travail ! — Jambon et saucissons. — Tirko est pris ! — Jocko seul.  
La valise aux oranges.



Jocko commençait à prendre sérieusement en grippe Martin. Le sans-gêne avec lequel l'ours s'était adjugé la plus grosse part du cordon de saucisses fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase de sa rancune.

— Écoute, dit-il un matin au caniche, pendant que leur compagnon dormait encore, il ne nous est plus possible de conserver avec nous cet ivrogne d'ours. C'est ton intelligence et la mienne qui combinent les coups et nous procurent le plus souvent possible de bons repas... Et c'est l'ours qui n'a rien imaginé du tout, car il est très bête, qui profite le plus des ruses imaginées par nous, c'est-à-dire des bons morceaux... En voilà assez ! Il faut nous débarrasser de cet animal stupide et sans délicatesse !

— Je ne demande pas mieux, déclara Tirko. Mais comment ?

— C'est très simple ! reprit le chimpanzé. Regarde ce petit tas de gazon et de branches, près de nous ? Tu crois, n'est-ce pas, que c'est la terre ferme... Pas du tout ! C'est un piège que j'ai découvert hier soir. Sous cette herbe et ces branchages, il y a un trou ! Qu'un gros animal sans

méfiance : un renard, une biche, un chevreuil, passe sur cette herbe ! Et crac ! le sol s'effondre sous ses pas ! Il tombe dans







le trou et il est pris ! C'est ce que les chasseurs d'Amérique appellent une trappe ! Eh bien, mon vieil ami, il s'agit tout simplement de faire tomber Martin dans le piège, ce qui ne sera pas difficile... Il y restera et nous nous sauverons !

Et ce ne fut pas difficile, en effet... Quand l'ours s'éveilla, on se remit en marche. Et les deux complices, prenant la tête du cortège, se dirigèrent du côté de la trappe, masquée par les branches et le gazon... Martin, qui suivait sans se douter de rien, posa ses grosses pattes sur le couvercle improvisé. Les branches, sous son poids, se brisent, l'herbe s'affaisse, et notre plantigrade fait une culbute violente qui le précipite au fond du piège.

— Adieu ! lui crie Jocko avec un ricanement. Si nous repassons par ici, nous te reprendrons. Amuse-toi bien !

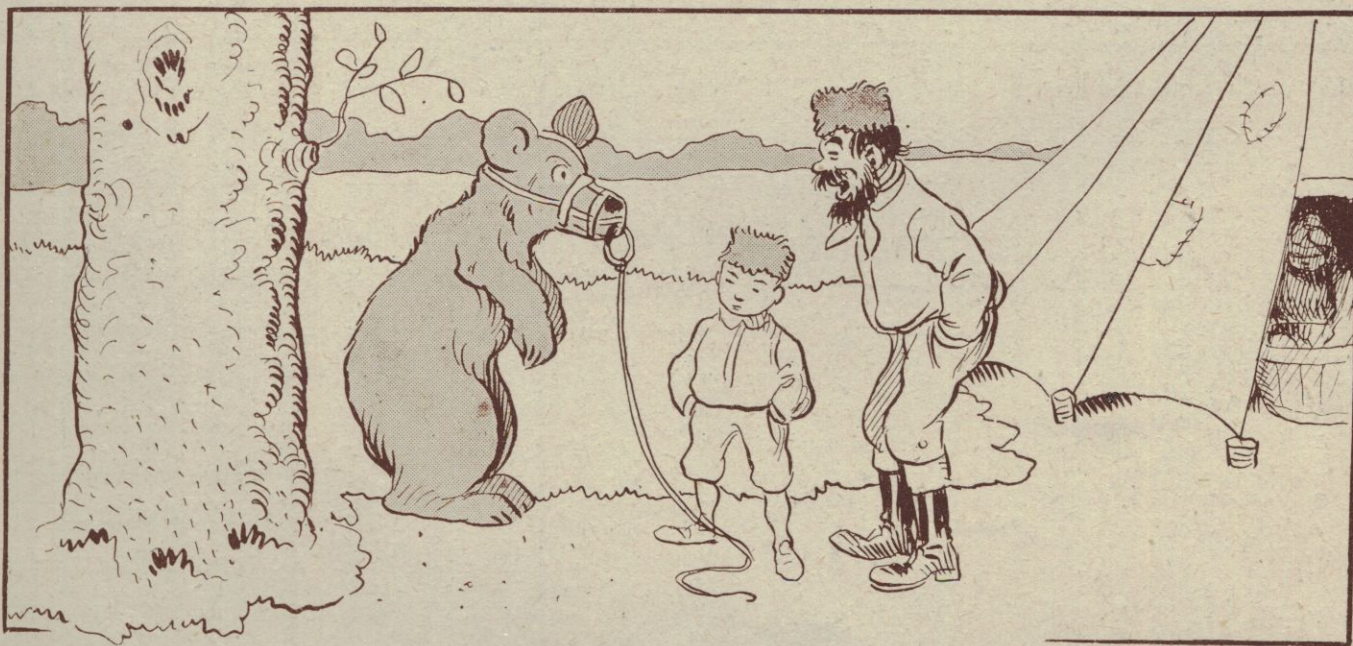
Et singe et chien de détalier à toute vitesse, heureux d'être délivrés de ce compagnon brutal et incomode.



Hélas ! Trois fois hélas ! Ce piège, par le plus grand des hasards, avait été creusé dans les bois par Stanislas le tzigane, l'ancien maître de Martin : car la famille bohémienne venait précisément de planter sa tente à l'orée du bois où venait de se passer le drame !

Et Stanislas, grand amateur de gibier, surtout quand ce gibier ne lui coûtait que la peine de le prendre, avait organisé ce piège dans les bois avec l'espoir d'y trouver, un matin, quelque lièvre imprudent ou même quelque chevrette étourdie.

Il fut abasourdi, comme bien on pense, d'y retrouver son ours, son ancien pensionnaire qu'il







reconnut parfaitement. Cette aubaine en valait bien une autre.

Martin fut tiré du trou et muselé. On le ramena triomphalement au campement de la famille ; on lui remplaça de nouveau, un anneau de fer dans le nez et, de nouveau, il fallut reprendre les exercices de jadis, se remettre au travail, marcher sur les pattes de devant et danser la gigue sous la direction de Maître Stanislas, qui avait la main rude et le coup de bâton facile !

Le pauvre ours en pleurait de dégoût ! Retomber aussi bêtement dans la servitude après avoir connu la vie libre et indépendante ! Terrible retour des choses d'ici-bas !



Si seulement il avait pu se consoler avec une nourriture saine et abondante ! Mais pas du tout ! M<sup>me</sup> Stanislas lui confectionnait des ratas aussi maigres qu'insuffisants... Et s'il faisait la

grimace devant l'exiguïté de la pitance, la

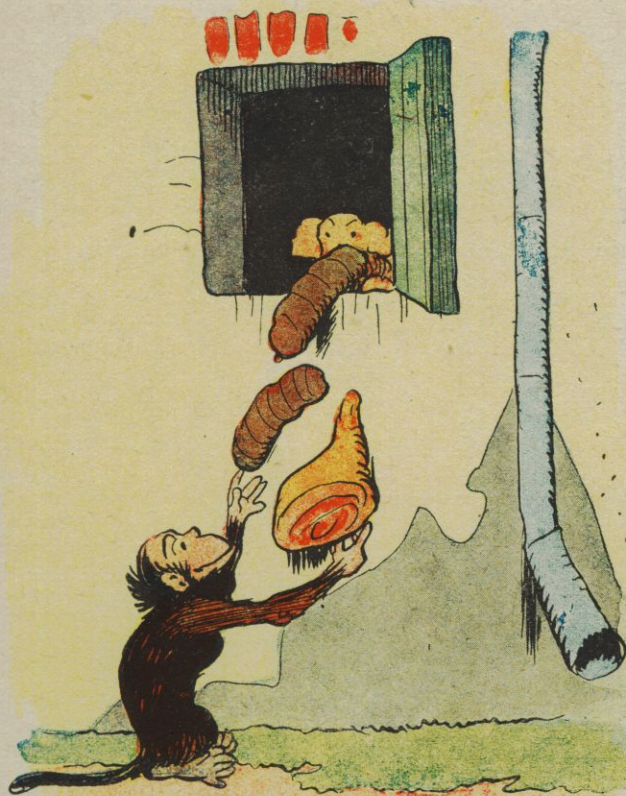
tzigane le rappelait aux convenances avec une bonne paire de soufflets qu'elle lui appliquait sur le museau, d'une main vigoureuse !

Pendant ce temps-là, le singe Jocko et le caniche Tirko continuaient à courir les aventures variées de leur existence errante, mais libre ! Les repas n'étaient pas toujours somptueux, et on devait se contenter souvent des fruits sauvages des bois, faute de mieux, mais on n'avait pas de maîtres ! On se grisait d'indépendance.

Or, un matin qu'ils avaient fort mal diné la veille, au coin d'un bois où ils avaient passé







la nuit non loin d'un village, Jocko dit à son compagnon :

— J'ai été faire un tour du côté des maisons et j'ai aperçu, dans l'une, une brave femme qui posait sur une table, près d'une fenêtre, un jambon et quelques saucissons qui avaient très bonne mine. Allons faire un tour de ce côté-là !

Et les voilà partis. Ils arrivent devant la maison. Mais là aussi, la fenêtre est haut perchée ! Jocko, malin et égoïste, fait passer son camarade par ladite fenêtre en le hissant jusqu'au bord, mais il se garde bien d'entrer lui-même. Il reste prudemment dehors !

Et le caniche, naïf et docile, suit ses instructions et, de l'intérieur, lui passe jambon et saucissons que Jocko recueille avec soin et prestesse.

— Passe toujours, mon cher Tirko, crie-t-il au chien. Nous allons faire un festin de Balthazar. Et le caniche passe tous les vivres qui lui tombent sous la patte, s'attarde même à flairer dans les coins pour chercher de nouvelles provisions.

Fatale imprudence !

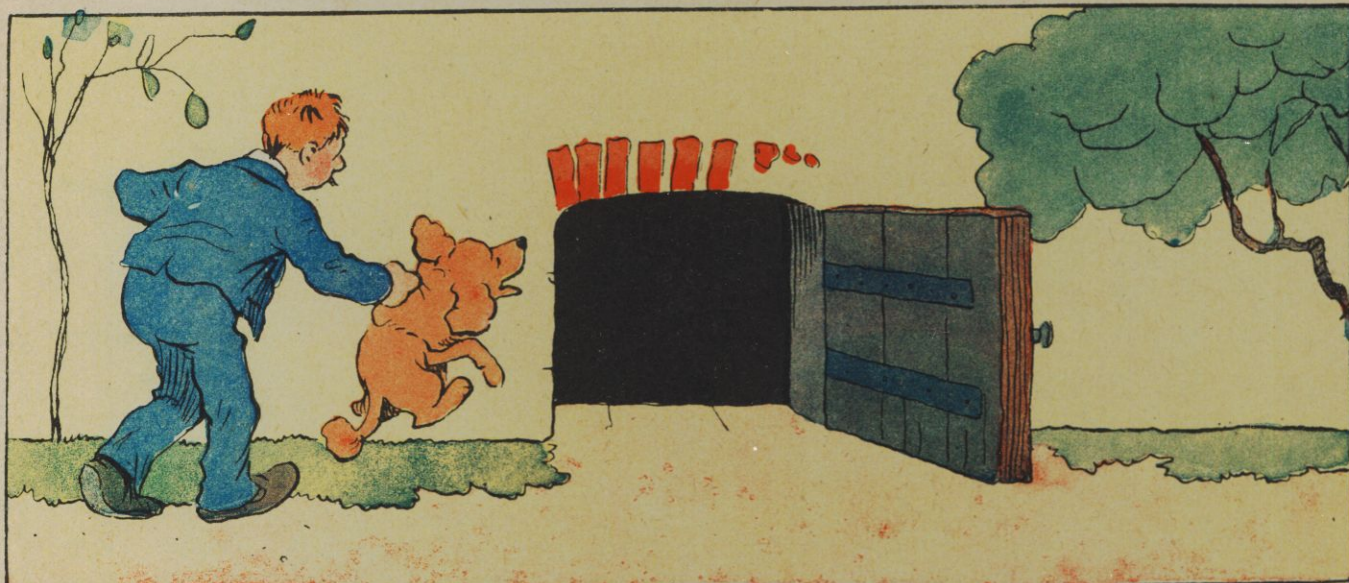
Un bruit se fait tout à coup entendre, une porte s'ouvre, et le maître de la maison paraît. Il pousse une exclamation de surprise et de colère en apercevant un chien qui dévalise son garde-manger. Et pendant que le singe prudemment détale, le patron, armé d'un bâton, tombe à bras raccourcis sur le caniche qui n'a pu s'enfuir et qui reçoit une volée magistrale !

Puis, il le jette brutalement, par la fenêtre, sur le sol, sort de la maison, l'empoigne par la peau du cou et s'en va l'enfermer dans la cave !

Le pauvre Tirko, seul dans l'obscurité du cellier, les reins douloureux et l'échine cuisante de la correction reçue, fait d'amères réflexions sur son triste sort et trouve tout de même que la conduite de Jocko, dans ces terribles circonstances, n'a pas été celle d'un véritable ami : car il a pris honteusement la poudre







d'escampette, sans même essayer de défendre son camarade. C'est un poltron et un lâche.

Et le caniche perd ses dernières illusions sur l'amitié des singes !

Mais, tandis qu'il se livre ainsi à ses rêveries peu consolantes, tout à coup, la porte de la prison de Tirko s'ouvre... Oh ! joie ! Est-ce la liberté ?

Malheureusement non. Ce sont tout simplement des nomades qui, en passant, ont vu cette porte de cave... Et l'idée de voler quelques bouteilles de vin leur était venue.

Mais ce n'est pas du vin qu'ils trouvent : c'est un caniche.

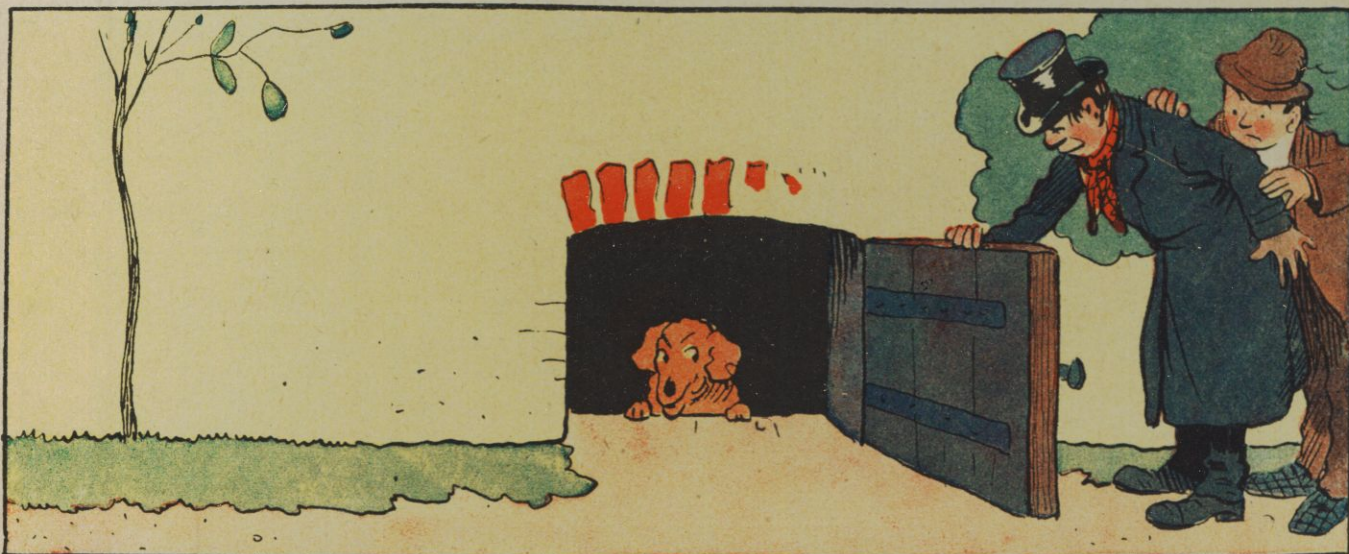
— Ma foi, dit l'un d'eux, faisons contre mauvaise fortune bon cœur ! Puisque le hasard nous met un chien dans les mains, emmenons-le !

— Pourquoi faire ? dit l'autre. Nous n'avons pas de maisons à garder... Nous ne chassons pas...

— Imbécile ! riposte le premier. Nous en ferons un chien savant et il nous rapportera de la monnaie.

Et ils emmenèrent le brave Tirko qui les suivit en soupirant !

Cependant, Jocko, chargé des charcuteries variées que le caniche lui avait passées par la fenêtre, s'en allait allègrement vers un bouquet de bois, où il voulait mettre en sûreté ses provi-





sions. Le creux d'un arbre lui fournit un excellent garde-manger.

Et, une fois ses subsistances à l'abri, son premier mouvement fut de se réjouir d'avoir échappé au danger d'être pris,

— Libre! s'écrie-t-il... Je suis encore libre! Tant pis pour cet imbécile de caniche, s'il a été assez sot pour se faire prendre!... Je n'y peux rien!... En tout cas, de trois que nous étions, je reste seul! Et j'aime autant cela! De cette façon, au moins si je chipe quelque chose de bon, je n'aurai pas à le partager...

... Pour se mettre à l'abri, il grimpa sur un arbre, à moitié rassuré.

Il eût été tout à fait inquiet, s'il avait su qu'un directeur de cirque forain qui passait par là, le sieur Lagingeolle, l'avait aperçu, escaladant son arbre, et avait immédiatement conçu le hardi projet de s'approprier ce chimpanzé, lequel pouvait fournir, dans son établissement, d'excellents numéros!

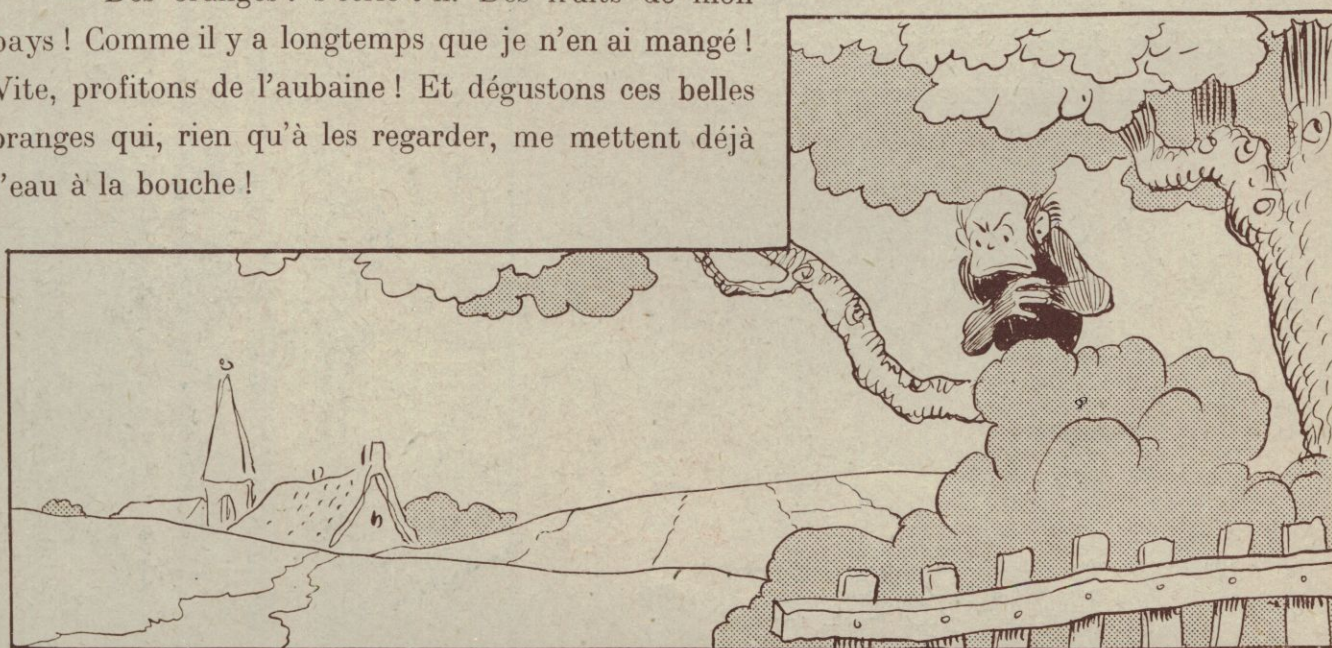
Comme ce Lagingeolle avait une imagination fertile en stratagèmes de toutes sortes, son plan pour s'emparer de Jocko fut vivement fait et prestement exécuté.

Il installa, en équilibre, sur deux courts pieux, plantés sous l'arbre, une valise ouverte, dans chacun des compartiments de laquelle il plaça deux oranges.

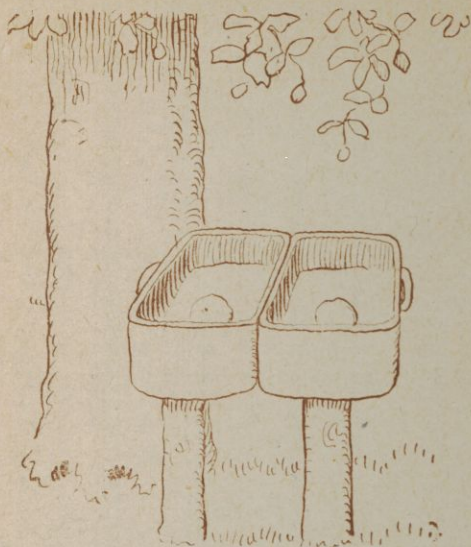
Puis, il alla s'étendre dans l'herbe et attendit, sans perdre de vue l'arbre, la valise et les pieux.

Jocko, que la faim commence à torturer, aperçoit les oranges et ne voit pas Lagingeolle, dissimulé dans l'herbe.

— Des oranges! s'écrie-t-il. Des fruits de mon pays! Comme il y a longtemps que je n'en ai mangé! Vite, profitons de l'aubaine! Et dégustons ces belles oranges qui, rien qu'à les regarder, me mettent déjà l'eau à la bouche!







Et le voilà  
qui dégringole de  
sa branche, s'é-  
lance dans la valise pour saisir  
les fruits d'or...

Mais, tout malin qu'il  
est, notre chimpanzé n'a pas  
éventé le piège !

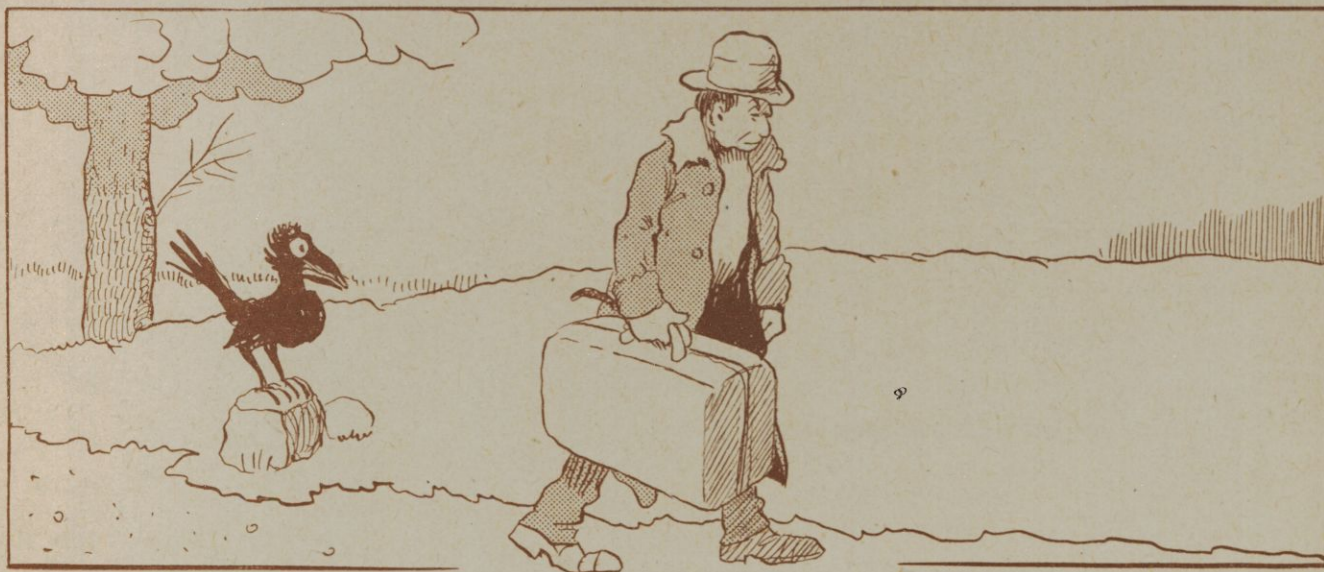
A peine a-t-il touché la  
valise que, crac ! les deux  
compartiments se referment  
sur lui et, comme la valise



refermée glisse entre les deux pieux, impossible au singe de la rouvrir et de s'échapper. Il faut en  
prendre son parti ! Jocko est prisonnier, Jocko va retomber  
sous la coupe d'un maître. Le tour est joué



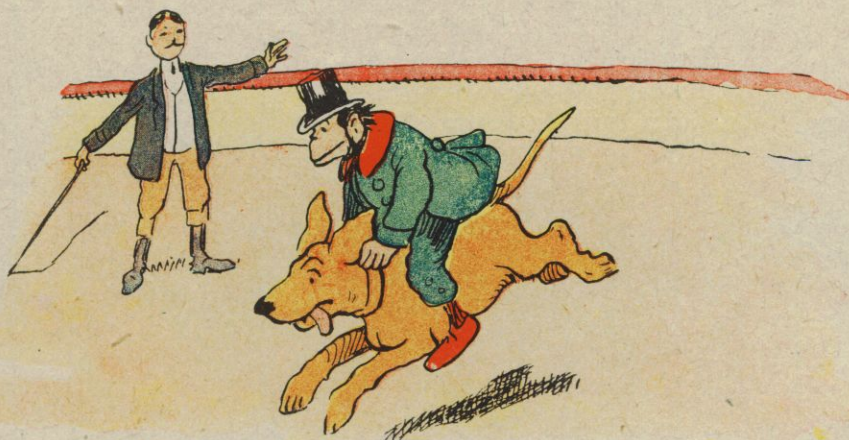
et bien joué ! Alors, Lagingeolle reparait, s'approche tranquillement de la valise, la saisit et se  
met en route avec son singe captif !





## CHAPITRE VII

Les malheurs de Jocko. — Rencontre fortuite. — Martin malade.  
Au Jardin des Plantes. — M. William Sonnett. — Jocko en Amérique  
Le caniche Tirko habite un paradis.

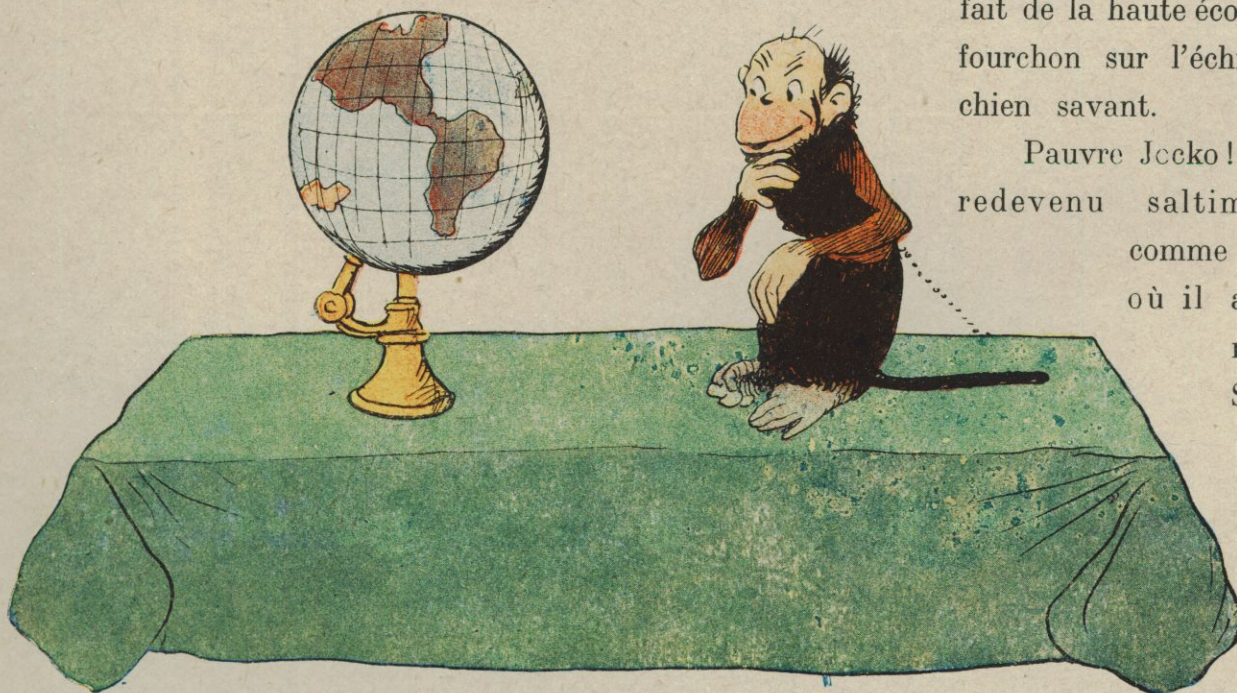


Hoh ! hop !... Au trot ! Puis au galop !... Et le fouet claque dans l'air... Et les spectateurs font crouler la salle de bois et de toile sous les applaudissements !

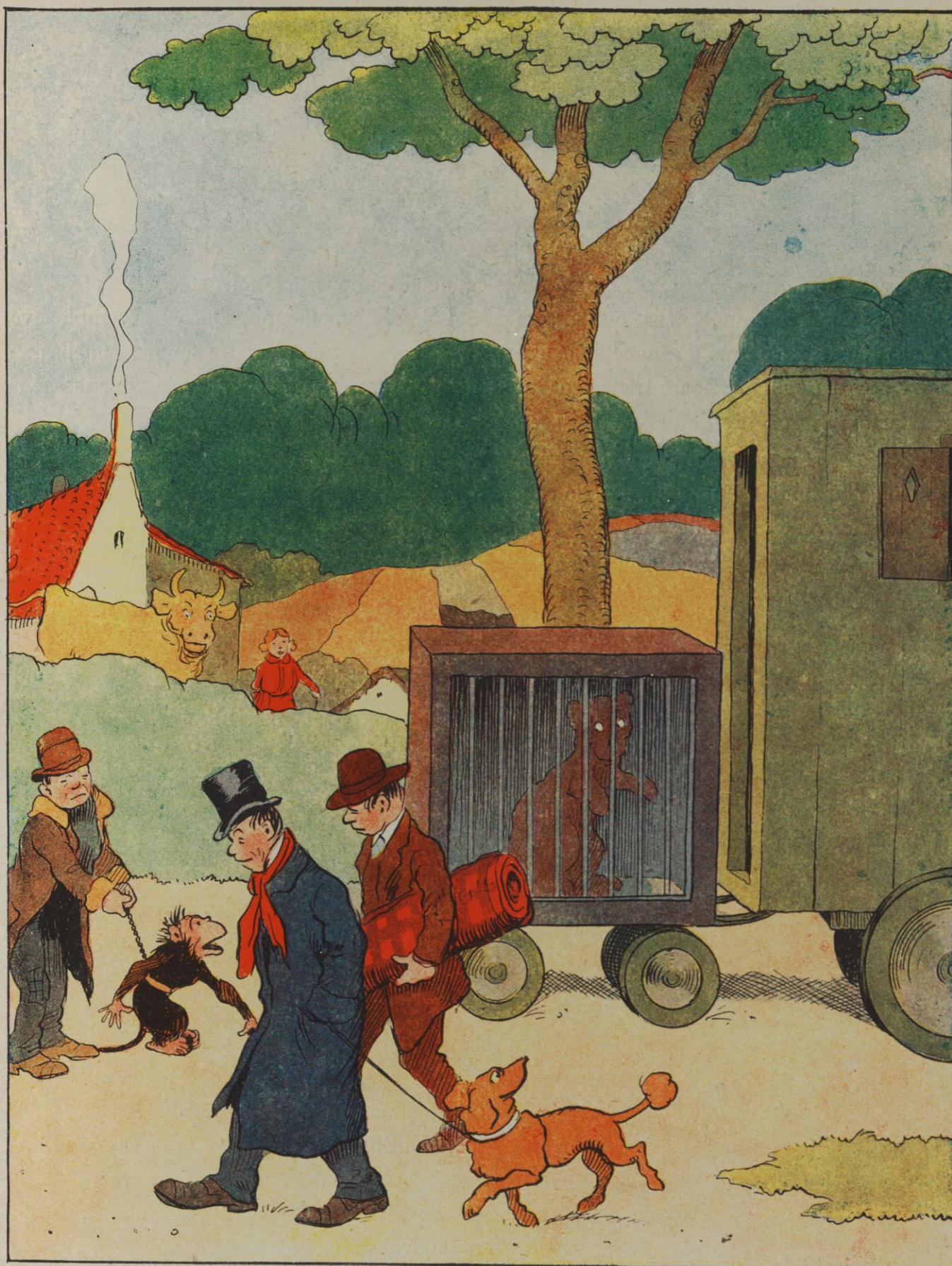
C'est Jocko qui se montre au public dans ses exercices, au milieu d'une représentation du cirque Lagingeolle ! Il est vêtu d'un habit rouge ; il porte un petit chapeau haut-de-forme, et il

fait de la haute école, à califourchon sur l'échine d'un chien savant.

Pauvre Jocko ! Le voilà redevenu saltimbanque comme au temps où il appartenait aux Stanislas.











Ses beaux jours sont finis ! Son existence est émaillée de tribulations et d'ennuis !

Et puis, il y a la nourriture qui laisse bien à désirer ! Le malheureux Jocko contemple, avec une figure qui s'allonge d'une aune, la maigre et sèche carotte qu'on lui jette dans sa gamelle pour tout potage. Et il la compare tristement aux belles saucisses qu'autrefois il volait avec ses deux compagnons !

Et, à ce régime, le pauvre chimpanzé se sent maigrir épouvantablement. Un jour, qu'il a pu rompre sa chaîne, il s'introduit dans le cabinet du Directeur et saute sur une table. Il se trouve en face d'une mappemonde où il aperçoit la carte de l'Afrique, son pays natal, sa chère patrie.

A cet aspect, un soupir soulève sa poitrine, et deux grosses larmes lui coulent des yeux ! ... Il n'y a que les montagnes, dit un proverbe, qui ne se rencontrent pas !

Un hasard mit, un jour, en présence, Jocko, Martin et Tirko, les trois associés de jadis. Auprès d'un village où campait la famille Stanislas, et où se trouvait la cage de l'ours brun, les nomades qui avaient volé Tirko, et Maître Lagingeolle, qui promenait son singe, passèrent les uns près des autres.

Les trois animaux savants se virent, se reconnurent et échangèrent un regard douloureux. C'est que tous les trois avaient compris que ce qui avait gâté leur amitié, c'était l'égoïsme et l'intérêt personnel. Tant qu'ils avaient été unis, ils étaient imprenables. Du jour où l'égoïsme

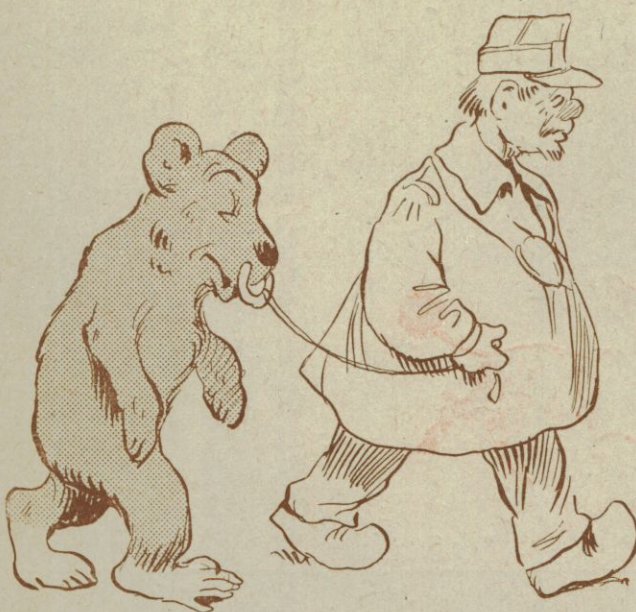
avait dénoué leur vieille amitié, ils n'avaient plus cherché qu'à se séparer les uns des autres, et c'est cette séparation qui avait causé leur perte !

Quel devait maintenant être leur avenir ?

Martin l'ours finit par tomber malade et, comme il ne pouvait plus être exhibé dans les foires, la famille Stanislas s'en débarrassa en l'abandonnant sur la grande route !

Allait-il donc mourir là de faim et faute de soins ?

Le brave garde champêtre d'un village voisin le trouva et, comme il avait été autrefois gardien au Jardin des Plantes, il s'apitoya sur le





sort du pauvre Martin, l'amena dans le village, et sut intéresser à la malheureuse bête les autorités de la commune.

... Pourtant, cette situation ne pouvait se prolonger indéfiniment. Il coûtait trop cher à nourrir.

— Qu'allons-nous en faire? demandait M. le maire.

— Pardi! suggéra le brave garde champêtre. Donnez-le au Jardin des Plantes, à Paris!...

Le Conseil municipal adopta cette idée avec enthousiasme.

Et voilà pourquoi on peut voir aujourd'hui, dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes, un splendide ours brun qui grimpe à l'arbre et envoie des baisers au public.

Quant à Jocko, sa fortune fut différente. Un jour, après une représentation au cirque Lagingeolle où il s'était distingué dans ses exercices, un riche Américain, M. William

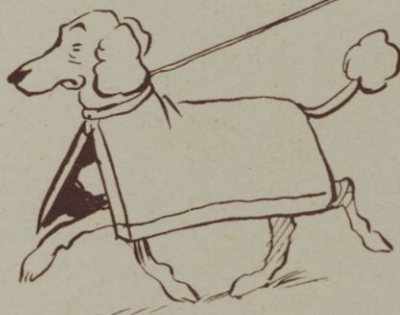
Sonnett, qui avait assisté au travail du singe et avait trouvé ses grimaces désopilantes, proposa à maître Lagingeolle de lui acheter son chimpanzé savant, moyennant une somme importante.

— Emportez-le, cher monsieur! s'empressa de répondre le directeur du cirque en empochant les banknotes du milliardaire.

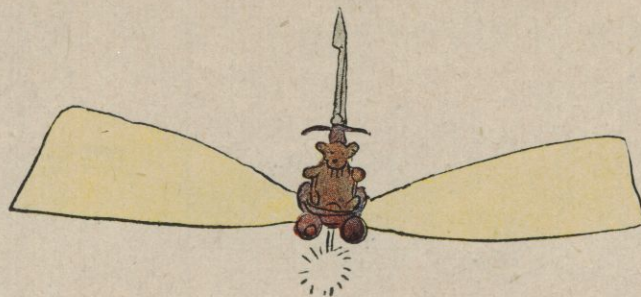
M. Sonnett emmena donc l'heureux Jocko à New-York, et l'y installa dans une magnifique propriété qu'il possédait aux environs de la ville...

Une vieille rentière, M<sup>me</sup> veuve Bonami, qui habite une jolie petite localité près d'Orléans, se trouva un jour, en se promenant, en présence d'un pauvre caniche, crotté et poussiéreux, qui gisait en gémissant sur la route. Ce caniche n'était autre que notre

vieille connaissance Tirko, qui avait dans des cerceaux en papier: il ses maîtres, l'avaient laissé sur le  
M<sup>me</sup> Bonami, qui a une âme abandonné, lui donna des soins éclairés et le garda. Et aujourd'hui, Tirko création.  
C'est ainsi que tout est bien qui finit bien!







## TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Un singe présenté en liberté. — Capturé ! — Tribulations maritimes. — La baleine de sauvetage. — Terre ! — La famille Stanislas. . . . .	5
CHAPITRE II. — Martin l'ours entre en scène. — Le poivre aveuglant. — Un ours dans un tonneau. — La barrique automobile. — Martin et Jocko prennent contact. — Évasion en fumée. . . . .	13
CHAPITRE III. — Le chien-ballon. — L'aéroplane. — Aviateurs malheureux. — Jocko devient statue. — L'ours à trompe. — Jocko en gentleman. — Attaque d'une ruche. — Riposte des abeilles. — Les cambrioleurs. — Le chêne-canon . . . . .	22
CHAPITRE IV. — Délivrance de Tirko. — Méaventures d'un caniche à roulettes. — Association à trois. — Le bissac. — Martin s'enivre. — Le ballon rouge. — La bougie étoile. — L'ours fumeur. . . . .	40
CHAPITRE V. — Martin continue. — Un feu d'artifice compromis. — Le chat et la fusée. — M. Beau-navet. — Martin jongle avec une niche. — Le bain. — La carpe. — Le cordon de saucisses. . . . .	48
CHAPITRE VI. — Complot contre Martin. — La trappe. — Dans le traquenard. — Encore les Stanislas. — Au travail ! — Jambons et saucissons. — Tirko est pris — Jocko seul. — La valise aux oranges. . . . .	57
CHAPITRE VII. — Les malheurs de Jocko. — Rencontre fortuite. — Martin malade. — Au Jardin des Plantes. — M. William Sonnett. — Jocko en Amérique. — Le caniche Tirko habite un paradis. . . . .	64



34695











160  
16/III  
37. el. Jyl  
bas. Jan 40



